



Le poète Alexander Kiriyaitskiy, il poeta





Edition:

<https://www.m310014.uqam.ca/DeKiryatskiy.pdf>

<https://www.m310014.uqam.ca/apropos.htm>

<https://kiryatskiy-poesie-en-fr.blogspot.com>

*(Les traductions poétiques en français de ce livre
appartiennent à la main de Monsieur Alexander Kiriyatskiy)*

**Alexander Kiriyatskiy:
Vers syllabiques
du dissident
en français, en italien et
en espagnol**

Préface poétique qui a été consacrée au poème russe «Médaille pour cette ville Washington». Depuis 2016, la chanson même est devenue populaire, ou celle-ci appartient à l'écriture de Victor Tatarsky

Pendant vingt-cinq années, souffrances!
Vous êtes quel but de tous les pays
«Démocratiques»?... Leurs dépendances
De l'Amérique me disent: «Traduis

Un poème du russe pour mieux comprendre
Que savent répondre nos esclaves!..
À vos bourreaux, il faut, leur rendre
L'humiliation des âmes, plus grave.

Pour ne pas battre, que naisse, crainte
Des démocrates qui tuent les gens,
Où sans permis, nos hommes vous pointent
Tout qu'il existera vraiment.

Pendant vingt ans, par ma maîtrise
De l'Italie, on m'interdit
De travailler que je maudisse
Cette force des États-Unis.

«Pour l'origine russe, persécute
De mille neuf cents quatre-vingt-neuf!»,
Déclarent vos règles bêtes, sans doute,
Que nos migrants vous soient le bœuf,

Qu'ils n'aient aucune intelligence,
Que l'on ignore mon obtention,
Malgré laquelle, ne soit nulle chance
D'avoir ma légalisation.

Ne pas pouvoir laver sa merde
Comme vos assiettes et vos planchers
En Israël. Que, là, je perde
L'espoir qu'aux tentes, je couchais.

Et en Europe «démocratique»,
il est possible d'humilier
Nos russes, en colonies classiques.
Par les États-Unis, sont liées

Que l'on ne jouait jamais les œuvres
De mon grand-père compositeur,
Toujours, je dois rester trop pauvre
Sur vos niveaux bien inférieurs.

Ma thèse, par «Docte-Ignorance» ,
Pouvait permettre de monter
Avant la guerre d'Ukraine. Mais dansent
Vos diables, sur ma pauvreté,

Car non la Suisse intéressante
Invite millions de spectateurs ,
Il faut payer, YouTube, qu'on mente:
Que laisse l'abîme des vues? ... Meilleure

Chanson pour Washington, projette
Six et demi-millions de vues,
Donne-moi ta protection en fête
Qui bombardait vos avenues.

Aux populaires, leurs propagandes
Descendent du gouvernement
Mondial, que sa puissance, grande,
Casse votre Amérique et ment

Que sans vos ailes de soutenance
Des «dieux humains», à mes diplômés
D'Europe n'était aucune croyance,
Car, sans leurs aides, tous sont sous-hommes.

Sans vues, ce poème tient l'alternance
Des brefs et longs concepts des sons,
Comme notre lutte pour tolérance,
Que l'Amérique gardait son bon.

Vos protecteurs ont fait entendre
Nos voix en russe pour leurs argents.
Sans ceux, ma belle poésie est tendre,
Celle-ci se perd parmi nos chants.

Mon âge des ans, cinquante-quatre,
Est lourd de beau recommencer
À rappeler l'histoire qu'elle parte
De vos mensonges au passé,

Car vos vaisseaux extra-terrestres
Ne s'illustraient que par l'élite
Qui nous abaisse pour sa palestre
Qui a fermé nos bouches très vite.

Victor Tatarsky:
Poème **Médaille pour cette ville Washington**

*Plusieurs missiles se lancent, risquent,
La cendre est pendue en l'air,
Se brûlent New-York et Saint-Francisque,
Le Neuf-Mexique semblait misère.*

*Noircit ta plage, Miami sans forme,
Celle-ci cache les poissons bouillis,
Des tsunamis passaient, énormes.
La Cordillère secoue vos lits.*

*Au pré de la Maison plus Blanche
Est arrivé un russe troupié,
S'assoit sur la colonne, sa manche
Met l'automate entre les pieds.*

*Et vers sa nuque déplace son casque,
Il mange sa sèche nourriture,
Sa téquila anglaise se masque.
Dans ce chaudron, elle est plus dure.*

*Puis, il va en avant, aux drames,
Bien que la botte touche leur parquet:
Où se cache ta baraque?, Obame,
L'ellipse de ton cabinet?*

*Ce chien a ta nature de firme,
Cette literie est sa victoire,
Tartines pour ton valet, confirme,
Ta femme Michèle crée ton pouvoir.*

*La fête fasciste pour Bandère
A allumé ses artifices,
A confondu ceux et nos guerres
Touches nucléaires en couleur grise.*

*Émergent quatre Atlantides,
L'Afrique se rince par leur flot,
Son sud bat l'Antarctique aride,
L'Europe est descendue sous l'eau.*

*De la Crimée devient visible
L'Océan Indien, ses éléphants
Courent vers l'Oural. Tixey horrible
Est plein des singes cependant.*

*Sous Sakhaline, soleil, tu tombes,
Kouriles sauvent cent-vingt japonais
Et trente mille tortues, sans bombes.
Sur ces mêmes îles, ils sont renés.*

*Plusieurs parents éduquent chaque âme
Qu'on n'appuie pas tous les boutons,
Tu as appris à lire?, Obame,
Ton nom n'est pas Baraque, Mouton.*

*Soldat ivrogne, coulait ta larme.
Trophée, râlait ton saxophone,
Sur la poitrine brillait ce charme
Médaille pour cette ville Washington.*



Strophes poétiques politiques
des poèmes philosophiques:
Les métriques se réaniment
À une sphère du grand abîme

La mafia d'argile estime
Cette ère hiérarchique sans mœurs.
Je renais des hommes en peur
Pour ces vers avec ma rime.
Mon grand père compositeur
De Russie était mon crime,

Car j'envoie tout cet argent
Pour lire sa musique classique
À l'ordinateur... Je pique
L'œil qui voit vos requérants
D'asile, griffe son hystérique
Voix du roi des autres gens.

Aujourd'hui, pour obtenir
Sa fortune sauvage, il faut
Vivre pour nos règnes des faux
Dieux qui cachent ton avenir
Au dessus son aire des feux
En désert, sous ce plaisir.

Hors des jeux en loterie,
Le talent n'aura nulle chance
De gagner l'indépendance
De son esclavage qui rit
Sur toutes nos intelligences
Sans consécration chérie,

Où des œuvres plus géniales
Ne verraient jamais leurs scènes,
Si ne les signait nulle main
Du gouvernement mondial
Qui fait, comme rompt, nos destins
Par l'imperfection spatiale.

Au chef, sont pires ceux qui laissent
Leurs travaux hors du contrôle
Par l'élite, sans sa parole...
Qui est libre des richesses
Matérielles, ignore le rôle
Essentiel de leur noblesse.

Quelles réponses naissent!

Tu abaisse ta jeunesse,
Michel Venne. Sans ton stresse,
Ce corps gros s'intéresse
Aux business sans sa caisse.
Reconnu dépendant
De vos dieux et des clans,
Tu maudis chaque talent,
Où tu voles son argent.

Aux patrons appartient
Leur fameux canadien,
Car ne fait presque rien
Sans désir des doyens.
À travers les lunettes,
Tes États me rejettent,
Où préparent plusieurs dettes
Pour vos pauvres poètes.

Aux barbares va ta Rome.
Venne, oublie où nous sommes
Et t'oppose aux jeunes hommes...
...Tu es comme l'ours en gomme.
En hiver, tes vieux fourrent
Leurs bottes pour l'autre jour
Entre l'âge et l'amour
Du chanteur troubadour.

Reste, Venne, par mes vers,
Dans l'art de l'Univers,
Et évite ton enfer,
Car je bats tes chimères.
Mais ma Muse fait savoir
Que l'on rompt chaque espoir
Par l'esprit du «Devoir»,
Où l'on cesse de le croire

Et refuse tous les grands
Sans mafia cependant:
Ce mensonge aux gens
Voit l'heure de l'occident,
Vit ton ombre morale,
L'homme devient l'animal.
Regardons des hautes salles
Sur la masse médiévale.

Parmi ces hommes, qui bien domine?

Ne critiquez jamais Staline,
La crainte pure sous chaque colline...
... En occident, l'idole de Chine
Fera trembler sous ses vitrines.

L'Europe imite l'enfant bientôt,
S'approche des cultes orientaux.
Comme à Byzance, son Bateau
Tire ses esclaves pour les manteaux,

Où l'âne heureux a tous ses droits
Pour son amour pratique au Roi,
Il ne demande pas: «Pourquoi
Ses gens se groupent ainsi?» et croit

Aux forces des doyens sérieux,
Il aime ses illusions des «preux».
Il n'y a aucun bonheur bien mieux
Que sa foi d'homme comme ce des dieux

Du monde... Chasse nos sacrifices,
Où leur Démocratie actrice
Affirme qu'en Asie vide, puissent
Crier, comme en Afrique, Ses fils.

Aux peuples qui se développent
L'on dit leurs mots..., non à l'Europe.
En Amérique, tu calmes, stop!
Dont l'on t'arrête, car tu galopes.

Nos dissidents criaient en russe
Il y a trente ans, ouvraient l'anus
Aux concurrents par leur virus.
Ceux-ci sont morts pour vos sinus.

Venez ici, aux temps stupides,
Leur vie illustre: Qui nous guide
L'idée? Qui est toujours l'hybride
Des Buts divers des Yeux humides?

Cristaux de la Noblesse, Écoles
Parfaites, vous êtes plus chères paroles
Comme nos consécration très molles
Pour vos «génies» sur nos épaules.

Racisme contre chaque talent

Essaye d'aider nos vies des blancs!
Car, aujourd'hui, ils créent leurs chants
Des rimes du Moyen Âge pendant
Les Hautes Croisades, en rédigeant
Nombreux poèmes.

Au Canada, une femme très vieille
Pleurait souvent dans le sommeil
Pour sa Patrie... Comme vos bouteilles,
Elle est jetée sous le soleil,
Son nom, Khilène.

En Israël, un clans la bat,
Car son individu abat
Les ordres pour nos russes plus bas
Que ses arabes maudis là-bas
Qui laissent leurs chaînes.

L'a invitée son fils bestial
Qui habitait à Montréal,
Où son enfant se sent bien mal.
Mais il est né malade mental,
Madame l'amène

À la raison de son enfer
Il aime beaucoup sa grande mère.
Et vos cœurs durs, produits en fer,
Règnent au Québec, l'expulse l'hiver
Des âmes humaines,

Où le refus d'asile l'arrête,
Son origine n'est pas de bêtes
Sauvages qui coulent le sang en fête
Qu'à Montréal, vivent leurs conquêtes
Qui se soutiennent!

Aux sacrifices blancs - les juges ont
Les cages et leurs serrures des zones,
Comme pour cette Dame. Par leurs maisons,
Le Canada cache ses prisons.
Par Celles, sont pleines.

Digne Canada Hyène

Vos bandits rêvent que viennent
Leurs morts - bangladais lieNs
Et deviennent les doyeNs
Du futur canadien,
Que ne règnent plus nos pays
Des âmes européennes
Qui décèdent aujourd'hui.

Michel Venne, tu attends
Que frappait le Coran
Dans ton appartement,
Que nos fils quittent, vraiment,
Le Nouveau Monde Entier
Qui oblige vos gourmands
À laisser leurs quartiers.

Que vivent tes immigrants
Noirs ou chers musulmans.
Nos cultures des hommes blancs
Sont les peaux sur leurs glands
Qui se coupent pour la «paix»,
Dont ces autres jeunes gens
Peuvent, sans doute, se grouper.

Par la vie des robots,
Ce Chaos se sent beau:
Que volaient les corbeaux
Comme leurs êtres verbaux
Contre l'art des Chanteurs.
L'on Les tue par les baux,
Humilie le malheur!

Mais partout resteront
Les Masses grises. Leur Baron
Porte l'ordre du trône
Africain, tient Son Bon.
Que, ici, soit Sa terre,
Où les autres se vont,
Car évitent les longues guerres.

J'appartiens à la race
Inférieure qui ne passe
Pas ce tour. Et l'espace
La rejette comme plus basse.
Notre type doit mourir,
Les asiates nous remplacent
À travers leurs désirs.

L'arbre est l'avenir.

«Intellect» de Plotin à travers ses interprétations de Madame le Professeur Alexandrine Schniewind

Un, en absence du mal, existait sans chaos, sans océans et sans terre.
La Perfection d'Absolu ne régnait qu'en Lui-même... Car de toutes les manières
C'est, Ce sera et C'était l'Un qui ne cherche rien et engendre les sphères,
Cet Un a tout ce qu'il est dans le temps et se rêve à travers les matières.

L'Ordre, étant plus Parfait, surabonde de tout. Mais cette sUrabondance
Fait toutes nos choses trop partielles, différentes de Lui à travers les distances.
Comme chaque objet fécondé se retourne à l'Un, car voit l'intelligence
Par le regard sur le But, tout reçoit l'Intellect et éduque la Conscience.

Par ce cadeau extérieur, l'Un rejette les planètes qui deviennent raisonnables.
Mais en Olympe, cet Un les reflète par leurs noms des potences probables,
Où à la fois, reste Sa perception du Bien, l'être actif, la vie stable,
Dure en pratique. Cette raison potentielle leur formule le cerveau véritable.

L'art en effet donne la double puissance aux Feux du cosmos intelligible.
Les fleurs d'idées Les animent comme rapprochent du miracle des causes très visibles.
Pour l'inhérence des hauts actes, est réfléchi la nature compatible
Au long chemin aux contacts avec Ce qui était au-delà impossible.

Pour sa deuxième conception est conduite la vision bien réelle et plus pure.
Lorsque l'on a l'aile de l'inchoation des sensés, l'Intellect inaugure
L'indépendance du mal présent qui assassine, à travers chaque blessure,
L'imperfection. Comme l'étoile, le penseur, procédé de son Un, se figure

Par les abîmes de songer comme de voir notre Ciel. L'horizon des unions
Ouvre plusieurs hypostases et leur rang des Principes à nos contemplations.
L'homme est en Dieu, dans ce monde et sur l'extase des belles compréhensions.
Dans l'escalier hiérarchique, l'amphibie âme vit entre ses trois distinctions.

Par Charles Bovelles, car par Boèce

Chaque action passe ses distances
Des niveaux pour l'expérience,
À travers deux Providences.
L'ombre garde toutes les choses.
Mais ce Vivre crée la rose,
Car sa plante nous expose
L'inférieure vie, par l'essence...
L'animal gagne le Sentir,
Mais ce sentiment suppose
Sa douleur pour son plaisir.

La notion «Comprendre» pense
Et formule nos sages de science,
Sur lesquels, leur belle Substance
Raisonnable se transforme
En Individu des ormes,
En Sujet parfait des cormes.
Et l'humaine intelligence
Mène l'objet au contenu,
Rompt ses vides raisons qui dorment
Sans cosmique aile obtenue.

La nature réelle démontre
Que l'on cache l'île de rencontres,
L'homme a opposé l'âme contre
Sa particularité
Qui devient l'art sans beauté,
Restaurée par soi. Dicztez,
À vos créateurs, leur ordre.
Ouvre l'autre porte vue
Qui n'a nulle simplicité,
Où illustre nos débuts.

Ce cosmos tient deux fenêtrés
Pour renouveler nos Êtres
Modifiés, mais doit connaître
Dieu qui règne toujours au centre
De deux énergies qui entrent
Dans deux guerres, où l'une veut tendre
À détruire, comme sans nos lettres
Ni paroles, tout l'Univers.
La deuxième mangea pour rendre
Tous, aux trous noirs, l'astre hier.

C'est pourquoi, leurs pyramides
Se construisent, par les morts vides
Des esclaves, en Atlantide.
En Égypte, naissent plus tard.
Car ces cimes lisent les regards
Des forts pharaons miroirs
Du visage avec les rides.
Au royaume des immortels,
L'on décède pour leur nectar,
Par un verbe corporel.

Et l'imperfection traverse
L'Univers. Ses causes diverses
Sont celles neutres. L'ordre verse,
Sur leur feu, l'appartenance
Au partiel Bien et, sans chance,
Au Mal faible en absence,
À nulle forme. L'a chaque terse
Galaxie qui s'élargit.
En même temps, les existences
Aiment leurs trous pour les bougies.

Dieu augmente nos grises masses
Par nombreuses vitesses qui passent
Très rapide plusieurs espaces,
N'éloigne pas toutes les étoiles,
L'une de l'autre, vers le mal.
Tout grandit, car va égal
Dans ses lieux plus grands, embrasse
Les bien plus hautes proportions
Qui sont l'harmonie spatiale
Pour chaque galactique chaînon.

Mais leur cosme développe
Chaque sphère. Pour porter ses aubes,
Dieu possède leurs propres tropes
Intérieures dans les planètes.
À quelqu'un, Dieu donne les fêtes
En hiver des plantes... Bête,
Tu t'élèves, mais tapes tes robes,
Et t'opposes aux peaux de diable,
Tu conduis ta tête concrète
Aux premiers yeux raisonnables.

Sont soixante dix mille ans,
En arrière, l'homme dépendant
Fait voir Absolu pendant
Les volcans de la Saumâtre!

Sa première aile le fait battre
Pour son but dans le théâtre
De l'assassinat des gens.
L'opposé aux animaux
Naît, vit, sent et sait que quatre
Existences fixent nos mots.

Vers la fin de l'ère glaciale,
L'homme a faim mais se dévoile.
Pour manger, tient l'animal.
Il y a treize mille ans, caverne,
L'on dessine l'image moderne
Sur tes murs, lorsqu'il est terne.
Dont s'éduque l'esprit moral,
Sur la terre avec le chien
La charrue grosse, comme la lierne,
Est en boîte. L'âme jette les grains.

Trucs des clans

Ces esclaves allemands
Invitèrent requérants:
Pour violer vos enfants
Contre tous les jeunes gens
Qui, en fous, interdisent
De, partout, baptiser
Tes bébés!... Sont soumises
Leurs souffrances baisées!
Toute l'Europe divinise
Son futur sans églises.

Sont ouverts tous les pays!
Leur dragon humilie
Comme en sa Somalie!...
Concubines, sur vos lits
Oubliez toute l'histoire!
L'occupant vous menace,
Par ses tristes victoires,
Investit nos espaces!...
Qui exige ce pouvoir
Et oblige à le croire?,

Où nait ce tour géant
Qui soit indépendant
En Europe d'immigrants
Qui régnait, tue ses Grands,
Assassine sa beauté.
Où cette vie veut aller?
Nous obligent à heurter
L'âme à l'aire des palais,
Ce chaos va rester
Au mal d'éternité

Et New-York des gardiens
Bat l'Europe comme son chien,
Fait manger le vilain
Par ses peuples "syriens"
De Maroc, d'Algérie!
L'on achète leurs passeports
En Turquie. L'arme crie
Sur tous: «Eau des «dieux» forts!»
L'invasion des souris
Très avarés vous fleurit,

D'où la Chine vous invite.
Sans islam, aille très vite
Aux indiens. Vos visites
En Brésil, tout de suite,
Se préparent à Berlin
Des «amis», où sa foi
Sans Jésus au chemin
Des stupides, prend son droit
Sur les villes dans les mains
Étrangères sans chrétiens.

O, Français, quitte la France
Pour quelle indépendance,
Exécute l'exigence
Du destin en croyance,
À genoux, Angleterre,
passes l'état bien critique,
Fais détruire tes frontières,
Disparais en panique!
Tu conduis à nos guerres,
Pour ta foi, Univers.

*

*

*

Car les secrets de Dieu incompréhensibles, et la vertu effectrice contingent de longue étude de la connaissance naturelle prenant leur plus prochain origine du libéral arbitre, fait apparoir les causes qui d'elles mêmes ne peuvent acquérir celle notice pour être cogneus, ne par les humains augures, ne par autre connaissance, ou vetru occulte, comprinse sous la concavité du Ciel même, du fait présent de la totale éternité, qui vient en soy embrasser tout le temps. (34-36. Préface de M. Nostradamus à ses Prophéties. Ad Caesarem Nostradamum filium, Vie et félicité.)

Car les secrets de Dieu sont incompréhensibles, et la vertu causale touche à notre longue attente de la connaissance naturelle, prenant son origine la plus immédiate dans le libre arbitre et fait apparaître les causes qui ne peuvent d'elles-mêmes faire acquérir cette connaissance pour être révélées, ni par les interprétations des hommes halitueux, ni par un autre mode de connaissance, ou un vertu occulte, comme sous la voûte céleste, du fait présent jusqu'à la éternité totale qui embrasse la globalité du temps. (34-36. Préface de Michel Nostradamus à ses Prophéties. À César Nostradamus fils, pour la Vie et pour la félicité.)

Providence de notre Porte et l'autre ordre

Dieu crée toutes nos dimensions, par leurs seins des matières cosmiques.
Comme aux étoiles, aux planètes donne Ses vies dans l'espace physique.
Leurs raisonnables envoient, à Dieu, leurs prières symboliques.
Chaque énergie naît divine, car passe sans cauchemar diabolique.

Mais je suis un philosophe des pécheurs, sans raison d'action.
L'on trouve l'abîme des questions sous la règle des traditions.
L'île de leurs cultes paraît. L'heure obscure rêve des répressions.
Son pain rassis perd ces phrases des mortels, par les combustions.

L'homme trouve la tombe des Fois par leurs dogmes au Moyen Âge.
Et ses serments ne sauvent pas. Pour leur fidélité en rage,
Griffent, contre Dieu, le mensonge, la foudre des maux images,
Que, par six jours, Dieu forma l'Univers, pour nos grands dommages.

Le paganisme hébreu n'a pas pu savoir l'Univers,
Car ses légendes enlèvent nos poètes classiques, par les vers,
À son Adam, l'on rejette toutes les sciences par leurs enfers
Des relations médiévales, où descend l'obscur âme dernière.

Les juifs limitent Absolu par les ombres grises sur la Terre.
Leurs sous-hommes croient en trois livres, en trois religions sévères,
De cette façon de leur diable, «daignent» l'explosion des chimères,
Car leurs symboles vêtements vivent pour nos folies populaires.

La connaissance d'Égypte, la vole Moïse non sur Sion.
Ce roi hébreu manifeste l'exil des malédictions,
Car il a dit à son peuple que l'homme pur vit pour l'union
Libre avec Dieu comme Ra égyptien des circoncisions.

Dieu ne lui ouvre nulle révélation vraie comme à Platon,
Ne soutient nulle phrase des voleurs d'idées hors leurs trônes.
Qui connaît bien Absolu, n'était adoré par personne
Et, comme Socrate, ne se divinise pas, s'oppose aux couronnes.

Qui entend Dieu en soi, pour les gens trouve ses sincérités...
...L'on conduit le mensonge de Moïse vers la fidélité
Trop fanatique aux récits bizarres contre nos vérités.
Ce mythe stupide du menteur cultiva notre mutité.

Dieu est l'Amour, Il répond aux chansons et invite la Foi
Vers la paix, non à la guerre infernale opposée aux lois.
Dieu nous dévoile que beaucoup de «prophètes» mentent pour les droits
Des religions, vont «Chez toi, oh Souris» (1) en hébreu des rois.

Les télépathes chassent nos mots des parfaites communications.
Qui n'a ni bras, ni pied pour avoir notre crucifixion,
N'a aucune chance sur les paradis faux sans nos notions?
Pour la lecture des idées, le maudissent nos trois religions,

Toutes les croyances aveugles (des juifs musulmans chrétiens)
S'opposent aux saintes âmes des autres planètes, mais rejettent leur Bien.
L'extraterrestre raison n'a nulle croix et chaque clair chemin
Sans leurs mémoires n'est jamais raisonnable et ne coûte rien?

Crois que le fils de Marie est né du Saint Esprit Sauveur,
Se lève sa Résurrection. Par celle, Il devient le vainqueur,
Du temps obscur, il allait aux hommes par le libérateur
Des gros barbares. Pour eux, Christ nous explique ce trésor des peurs.

La quantité infinie des divins fils l'a l'Univers,
Montre leurs buts aux civilisations cosmiques à travers
Nos multiformes qui veulent s'approcher d'Absolu pour faire
Ses harmonies très partielles, où naissent leurs mêmes fils divers.

(1) «Chez toi, oh Souris - alàkh akbàr» en hébreu

L'ordre vitesse de leurs temps fait céder aux réels rapports,
Mais la folie divinise nos stupides traditions des corps.
Et les bougies s'obscurcissent sous les lampes. Chaque temple, hors
De nos symboles, est l'idole. Dieu excuse, malgré nos mots morts.



Monument préhistorique

La neige était tombée, celle-ci n'a pas supprimé
Un grand visage bien vu sur la montagne en hiver,
Car les bateaux cosmiques l'ont gravé, l'homme les aimait.
Dont il les aidait à creuser l'or dans sa froide Terre.

Lors les flocons de glace n'ont pas fermé ce profil,
La couronne passe à ses paupières, vers le menton.
Mais ne s'oublie jamais le nez avec ses sourcils
Sa barbe ne s'est pas modifiée de cette façon.

À ce temps en Europe, il y a trois mille ans avant
Jésus Christ crucifié, ses extraterrestres sont
Les dieux aux rois afin de diriger tous leurs gens
Que soit l'espoir, qu'aux forts plaisirs travaille chaque personne.

Au-dessus de la ville Conthey en Suisse au canton
Sous le titre Valais n'a pas disparu l'image
De cette colline. Toujours la voit l'état francophone.
De celle, regarde l'un de ses premiers héritages.

Là, les indépendances du mal ont séparé
Tous les langages et la télépathie par nul mot.
Nous devenions leurs jeux plus despotiques, c'était vrai.
Les prophéties créent les mensonges par quels jumeaux.

*(Sì Eutrope ne fait pas // taire une flûte toutefois
En Lesbos, Polymnie // ne défend plus quelles lyres,
m'accordez, car donnez // leurs places des âmes lyriques
pour ma tête orgueilleuse, // frappe nos astres bien fort.)*

(Quinte Horace Flacce)

Pour l'asile d'un destin neutre, contre le mal

Vive l'étoile de justice, // car Suisse a l'idéal,
Sa sagesse neutre est // éternelle d'or égal,
Qui, pendant deux cent ans, // garde son Piédestal
Afin d'être pour tous // l'arbre des lois morales.

Comme il y a deux mille ans, // je rédige, par Horace,
Mon vers chez Mécénat. // Comme à Rome, Berne, grâce
À sa gloire du savoir, // brille dans tous ses espaces
Car permet de sauver // l'ordre de toutes nos races.

Je suis, par mes quatrains, // requérant d'Asile-Bagne,
Je consacre chaque groupe // des syllabes aux montagnes.
Quatre langues s'unissent, // par lesquelles, leurs gens gagnent
La richesse infinie // opposée à l'Espagne.

L'allemand crée l'ouvrage // du langage essentiel,
Lit Albert de Hallèr, // par ses Alpes du ciel,
Où Burkàrt Erikà // poétesse actuelle
Gagne le prix de Schillèr // mais rappelle Pierre Hebel.

Aymon de Montfaucon // touche l'esprit médiéval,
Des lecteurs francophones. // L'aile de la cathédrale
Donne Jean Georges Lossier. // Pour nos jours, l'art dévoile
Jules-Émile Hilberer // sous leur forme cristale.

Martin Bovollinò // du Tessin a fourni
L'écouteur italien // de sa Suisse. L'on unit
Soave Francisque pour l'air // de Diegò Maderni,
Pierinò Pasquottì // trouve Vin-cE Fascianì.

Le romanche Grison // tient sa propre grammaire
Par cinq types de patois. // Leurs rapports sont ces vers
Des chanteurs... Leur trois frères // défendront l'atmosphère
De leur sœur plus cadette // qui se lève pour sa terre.

Et ici, je n'aurai // nul droit sur l'existence?
Mon destin dépendra // des Grands Hommes. Leur puissances
Peuvent, sans cause, m'abaisser // ou donner toutes mes chances
Comme Auguste d'Ovide. // Sous son trône, Horace danse.

Et l'histoire vous fera // rappeler mes souffrances
Comme pourra remercier // votre reconnaissance
De cette persécution // pour l'indépendance
Des clans qui chassent mes yeux // raisonnables aux transes.

L'Univers doit m'aider! // Ma Muse est son miroir
Qui reflète toute ma vie, // le cadeau du trou noir.
Acceptez son futur // qui supprime toutes les gloires
Des fantômes reconnus // à travers leur pouvoir.

Sion est israélienne? L'actrice?

Tous les crimes s'invitent en Suisse
Par ses magasins. Qu'ils puissent
Faire plus riches cadeaux aux fils,
Car tu craches sur la police.

Pour détruire l'économie,
Le voleur devient l'ami.
L'ordre d'or s'est endormi
Mais, au diable, s'est soumis.

Vole plusieurs vestons gratuits!
La mafia but d'aujourd'hui
Forme ses bandits depuis
Leur défense pour ta nuit

Sur tes êtres des hommes blancs
Qui sont les esclaves des clans
Durs, pour leur horrible plan,
Qui tuent leurs non juifs méchants.

Le mot «Sion» a l'origine
Du sionisme. La divine
Émotion nous chasse aux mines
Du carcel plein, sans cuisine.

Les révolutions d'Afrique
Créent l'erreur pour la panique.
Se réveillent leurs fanatiques
Réfugiés très hystériques.

Que la race européenne
Se battait par ses hyènes.
À l'Europe, l'on crie: «La Mienne,
Sous Ma Foi, n'est plus chrétienne»,

Que chaque milliardaire retire
Son argent des banques? Sir
Quitte sa Suisse, pour son plaisir,
Qu'Israël ne puisse pas rire?

Vive l'absence des voleurs
Qui détruisent l'oeil d'un bonheur
Ne rompez jamais les mœurs
Du soleil en sept couleurs.

Essaye de toucher l'horizon

Avant mille neuf cent trente un,
Staline ne croit pas au fort trône
Parmi nos esclaves... Qui lui donne
Beaucoup de miracles du Bon?

Dont chaque camp de concentration
Se prépare déjà aux répressions.
Encore, le cœur cache l'illusion
Qu'il évitera les prisons.

De cette même façon, tous les pays
De l'Europe de pigeons répètent: «Oui!»
Aux nouveaux stalinismes depuis
Ses grosses listes noire d'aujourd'hui.

Chacun dit: «Je ferme mes yeux
Sur plusieurs sacrifices sérieux,
Pour ma belle richesse l'on fait mieux
Qu'après ma pratique des droits vieux.»

Oublie! que renaissent leurs bourreaux
Qui conduisent à l'armée de PRO,
Car l'homme devient le poireau:
Et soutient leurs misères de zéro.

N'importe quel bandit français
Peut battre dans les rues.
Ses sacrifices, qui se stressaient,
À la police, l'ont crû.

Nos défenseurs vivent au passé,
Dont notre temps les expulsaient
Vers les drogués qui ont cessé
D'être les porcs parus

Aux hommes, pour l'ombre inutile,
Qui peuvent faire tout qu'ils veulent
Avec des gens dans toutes les villes,
Car font fermer nos gueules.

Partout, notre destin est seule –
L'introduction des rôles,
Parmi les âmes civiles,
Des «ennemis» du peuple drôle.

La Préfecture d'Alsace sait que je porte plainte
Contre son clan et je l'imprime en Internet,
Dont je ne puisse jamais me justifier, sa crainte
M'illustre dangereux aux riches qui me rejettent

De cette Europe. Mais leur mafia vit très puissante.
Pour moi, toutes ses Écoles de thèse seront fermées.
L'attribution au feu extrême est suffisante
Que, sans explication, mon nom n'était jamais

Parmi leurs doctorants des Sciences d'Homme en France,
Et aux Départements de Sa Communauté.
Que toute l'Europe annule, sans causes, mes expériences,
Car tous ont peur de faire montrer ma vérité.

Vers cette tente très froide d'une souris

Un Homme avait, en Sibérie,
Une chambre. Des bandits l'ont pris
Nos clans russes dictent aux Mairies
 Qui doit quitter,
Vite, quel appartement gratuit,
 Leur propriété?

À leurs patrons, l'on ne dit rien.
Après du clan, l'Homme est le chien,
Laisse sa maison. Il prend le train,
 Va à Moscou,
Où l'on lui ferme ses chemins:
 «Comme toi, beaucoup

De peuples pauvres prient des droits!
Oublie des journalistes. Crois
À nos journaux, où seuls leurs rois
Sont populaires
Sur chaque Fortune. Mec, c'est pourquoi,
Vis sous ta terre.

Ami, avec ton corps très géant
Vas à l'Europe. Là, passe un an.
Au champ, trouve un travail à l'âne,
Face tous les genres.
Mec, donne tes pieds aux hauts paysans
Pour te surprendre.»

Un peu plus tard, ce Sibérien,
Est le touriste au Jardin
Du Luxembourg. L'État du Bien
Quel riche t'indique:
Vers l'Angleterre vole son copain,
Par l'or d'Aspic.

Dévoile au Russe un beau village
En Belge. Veut gagner un stage.
L'Homme ramassait, à son jeune âge
Par l'un glaneur,
Plusieurs maïs. Ce grand courage
Aime toutes vos mœurs,

Avait voulu passer une nuit
Au champ, où l'œil s'est endormi.
À l'aube, il n'a pas peur des bruits
De son moteur:
Coupait son pied, comme du coq cuit,
L'agriculteur

Flamand qui n'a pas arrêté,
Tout de suite, sa machine. Broutaient
Vos vaches. Là-bas, l'Homme russe goûtait
L'image du ciel.
Ses pantalons étaient jetés
Dans la poubelle

Comme les morceaux de son passeport
Sanglant. À l'hôpital, son corps
Passait deux jours, car un loup fort
D'un ministère
Criait que l'Homme aura sa mort
Dans cet enfer,

Comme les malades «Mentaux». Leurs murs
Ont rappelé toutes les blessures.
Ce diable de la Préfecture,
 Qui parle russe,
Lui a menti que ce futur
 Lui donne des puces

Et expliquait: «Mec, ta gangrène
Infectera, par toutes les veines,
Ton sang et tu voudras tes chaînes
 Qui sont bien mieux
Que ta mort lente, où l'hyène
 Verra ton Dieu!»

Nombreux journaux ont publié
Cinq phrases: ce sang était trop lié
Avec l'homme qui avait brûlé
 Toute sa conscience,
Qu'il ne pouvait bien calculer
 Aucune distance

Entre l'esprit malade mental
Et les hommes qui ont vu ce mal.
Là, leur blessé est l'animal.
 L'on l'avait su.
Mais l'a fermé dans l'hôpital
 Des aperçus,

D'où l'Homme sans pied est réfugié
Un jour plus tard, car il neigeait.
Aux journalistes, il bougeait
 Par le jaune pus.
Sa jambe bleue fait opérer
 Ce pied rompu.

Au Nouvel An, l'arme l'a fait
Quitter cet hôpital de prêt,
L'Homme sans prothèse a immigré
 Dans vos Pays-Bas.
À Amsterdam, malgré son gré,
 L'ordre le bat,

A fait tomber sur le plancher,
Dans sa prison pour lui cacher
Toutes nos fiertés. Dans leurs clichés,
Montrait ces grèves
Sur l'invalidé, car il cherchait
Ses fruits des rêves.

Lorsqu'il arrive en Allemagne,
Sans cause son existence gagne
Ce même carcel. L'on coule ce sang
À Offenbourg.
Sans noire peur, l'homme s'approche des bagnes
Seul à Strasbourg.

Sous un chemin se trouve sa tente,
Grâce à ce rare bonheur, l'âme chante.
Aux pauvretés très différentes
L'on aide en France,
Où seules les Muses, qui sont brillantes,
N'ont aucune danse.

Aime tes richesses qui font te vendre

Pourquoi je n'ai pas pu comprendre
Ni à Strasbourg, ni à Amiens:
Qui m'a fermé plusieurs chemins?
Selon ses ordres, je n'ai rien,
Où mes travaux physiques font rendre
Ma vie aux listes des destins
Qui sont les choses pour chaque doyen,
Car j'ai le rôle concret d'un chien
Qui doit entendre une voix tendre.

Sans clan, mon vers n'est que la merde
Du souteneur, tous mes talents
Ne se lèvent plus que mon gris chant
Du misérable sans argent.
Dans ces jardins, les vies se perdent.
L'époque supprime tous mes diplômes,
Dont les syllabes antiques de Rome
S'oublie. Individus, nous sommes
La ruine sans but pour l'herbe verte.

Mon bon usage ne veut que rompre
Cette tradition – des hommes de masses
Sans opinion. Que ceux-ci fassent
Nos vies distinctes pour chaque classe,
Mais sans mafia, je suis leur ombre.
Pour correspondre aux standards
Des hommes médiocres, mon regard
Doit imiter les goûts bizarres
Que je ne sois que leur concombre.

La France ne donne pas sa carte
De mes séjours de doctorant.
Où puis-j'être l'immigrant?
Et demander l'asile aux Grands
Fils Riches? Consécration, ils partent
Des Pays Traditionnaux de Faim!
L'Europe, qui Leur rédige ses poèmes
Blancs sans métrique, sans rime, sans thème,
Par sa reconnaissance, tarde.

Pour vos fascistes comme Schulze...

L'offre n'estime pas mes pulses,
Trouve sa cause et l'on m'expulse
De l'Europe... En Israël,
Je passe chaque nuit sous le ciel,
Où je ne bois pas le miel,
Car je suis un juif partiel.

En été, je n'ai pas froid
Dans la rue, je dors sans droit:
Sur un lit qui n'est pas cher
Dans une chambre, en hiver.
L'on rappelle là à Hitler
De vos morts, pendant ses guerres:

Et pour moi et pour ces juifs...
Vos derniers bandits me griffent
L'âme que je sois animal
Sans aucun travail très sale,
Sans nul bon concept moral,
Contre l'homme hébreu sans mal.

Ignorance du Titan

Je consacre vingt ans
Pour la guerre des tyrans
Contre l'homme nu. Dont quand
Ai-je pu étudier?...
J'ai quitté mon quartier
Parfait. J'ai travaillé,
Avec mes bras, au clan.
J'ai la vie des esclaves.
L'ours ignore l'amitié,
Aime nombreuses douleurs graves.

Mais je dois oublier
Mon jeune âge qui est liée
Aux soirs, aux hôteliers,
Pour porter leur poubelle
Du sous-sol, sous l'hôtel,
Aux cours sales vers le ciel.
Dieu crée l'or du collier
Fantastique des étoiles.
Le bonheur est partiel,
Car l'on rompt l'idéal.

Mes diplômes ont leurs droits
Aux mains de seules nos rois
Qui trompaient. Et je crois
À l'argent des fascistes
Qui isolent l'île des pistes,
Leurs meilleurs spécialistes
S'uniront contre moi.
Dieu m'aide par l'Univers,
Cette lumière d'amidiste
Vous illustre mes vers.

Sur la vie de mon corps

Vive ma thèse ou ma mort!
Mon esprit est très fort
Et se sert du vers d'or.
Son Miroir formidable
Me reflète tout encore,
Où Il n'est pas d'accord
Avec l'arbre de diable

Mais me jette comme une balle
Pour gâter l'air moral,
Où ce poème vous dévoile
L'existence des pauvres.
Contre le service mal
Trop secret, l'art cristal
Se lève dans mes belles œuvres.

C'est le ciel avant l'aube,
Car toujours, l'on dit: «Stop!»
À ma chance d'Europe.
Mon nom est dans la liste
Noire, parmi les microbes
Qui occupent toutes vos robes,
Par nombreux extrémistes.

La mafia serait nue,
Si ma thèse soutenue
Traversait l'avenue
Des Fils Gros de ses membres
Qui cachent ce Contenu
Du clan. Ils sont venus,
Pour l'argent, à leurs chambres,

Dont pratiquent la prison
Où je n'ai nulle maison
Que j'oublie ma raison
Sans recherche de l'Être.
Comme plusieurs jeunes garçons,
Que j'étais un poisson
Sans espoir sur mes lettres.

Liberté au savants!
Qui veulent suivre mes plans
Des travaux: tant avant
Vos pressions des puissances
Sur nos traits dépendants
De chaque crainte dedans
Leurs obscures subconsciencences.

Pour me persécuter
Par l'esclave qui dictait
Seule sa sécurité
Du roi des démocrates,
Vous plaît l'éternité
De Staline qui goûtait
Ses soldats qui se battent

Et se vendent aux peurs,
Ils brûlent l'ordre de mœurs,
Leur nouveau dictateur
Fait ouvrir sa fenêtre,
Par l'homme qui perd son cœur,
Dans le règne du malheur
Qui l'oblige à renaître.

Poème en fer du tank

Je ramasse vos vers mangues,
Troubadours, je vous tangué,
Je comprends bien la langue
Occitane.
Pour nous, vos rimes riches manquent,
Comme ma liane.

Lorsque je vous traduis,
Par mes mots d'aujourd'hui.,
Ma musique vous conduit
De mon sens
D'«autre Non» et d'«autre Oui»
Aux balances.

L'on attend mes brèves pauses,
L'haut menteur trouve sa cause,
Et refuse ma belle rose
Musicale
L'on la calque en prose
Grise, très sale

Pendant nos huit cents ans...
Mais pourquoi chaque chaire ment?
Son service secret rend
Ma clarté:
Pour moi, mes documents
Rejetés,
Déportés
Qui luttèrent
Sans beauté.

Acception comme existence réelle

Tout notre Univers est très conditionnel,
Ce monde s'élargit par ses matières partielles,
Car nos atomes sont vides, il n'y a rien éternel,
Dont mon cerveau explique cette illusion du ciel:

Partout, l'espace grandit. Mais l'assassinent ses drames.
Ces trous noirs créent leurs vies cosmiques à l'île des champs,
D'où naît chaque galaxie par l'être de ses rames.
Là, vos étoiles forment les branches pour nos âmes.

Que notre aujourd'hui divise demain et hier,
Il est quatre pour-cents de tout à nos matières
De ses atomes qui ont rempli, par soi, leurs sphères
Des astres qui sont vues, ici par la lumière.

Beaucoup de dimensions s'unissent par nos Trous noirs.
Ce cosme est misère, car ne sait pas avoir,
Ensemble, le passé et ce futur d'espoir
Qui ne séparent jamais matin, midi et soir.

Les trous donnent nos raisons, où l'énergie noire fait
Vous isoler des feux et des rapports parfaits
Dans toutes ses créatures afin de les greffer
Sur leurs étoiles que l'on a éloigné ce fait.

Tout, qui s'est explosé, se trouve dans tous les temps
Des annihilations jusqu'à la fin pendant
Toute notre extension, dirige son but créant
Des particules à ses distances au néant.

Parmi tous les atomes naîtra l'infinité
Seul Dieu les unira par sa fidélité,
Son autre construction soutient l'abîme douté,
Alors que disparaît votre dernière fierté.

(Willi Tokarev: À New York, chant du chauffeur de taxi)

Déjà, j'habite en Amérique pendant quatre ans
Et j'ai vécu dans toutes ses villes fameuses, sans mœurs.
Je ne sais pas son peuple libre cependant.
À mon futur me persécute ma force peur,

Où j'ai connu rapide cette existence triste.
Par tout, ta croûte de pain nous fait trop labourer.
Ici, bien vivent seuls les banquiers et les ministres.
Sur tous d'ici, n'importe quel fait éternuer.

Par là, je suis venu chaud de ma Soukhoumi.
Ma profession est le voleur du Grand Caucase.
Plutôt sécher l'homme aux déserts qu'être soumis
À la condamnation honteuse en autre base.

J'ai essayé de devenir riche doucement,
J'allais aux poches de ma spécialité voleuse.
Était l'aire inconnue. Craintivement,
Ma main adroite tombait bien ennuyeuse.

J'ai fatigué de fréquenter les poches sans code.
Un jour, j'avais voulu voler plus d'un million.
Les policiers m'ont mis leurs vites menottes.
Aux criminels, j'étais transmis à la prison.

J'ai invité deux avocats très éminents.
Parfois, l'on justifie le diable pour l'argent:
Je suis sorti pur. Innocent j'étais vraiment.
Sans liberté, un siècle passe ou face serment.

J'ai décidé de rejeter l'or du chacal.
Je me suis dit: «Ne prie jamais pour tous aussi!»
Mais ma conscience m'a soufflé: «Le sens moral
Pouvait gagner un peu, conduire notre taxi.»

J'ai commencé à m'occuper de ce labeur.
Comme un jocrisse, j'ai travaillé de l'aube à l'aube.
Un jour, l'honneur du vieux voleur a vu ce cœur,
Et je me suis craché comme sur sa chatte en robe.

«Quoi?», - dit notre discours. J'ai travaillé impur
Pour arriver aux paradis occidentaux.
Ici, l'homme soviétique amène sa jaune voiture.
Sur cet asphalte, je vends ma santé bientôt,

Où l'on m'avait pillé, n'a pas voulu payer,
Et m'offensaient les anglophones en leur langage.
Plusieurs racailles m'avaient presque tué.
Chassent mon taxi, reviens-je sans bagage.

*Ami chauffeur, ce même travail fait la lumière
De tes monnaies. Mais par ce «chou», tu dois hacher
Toute ta puissance masculine pour cette affaire,
Tue ton honneur humain, âme embauchée.*

*À la moitié, j'étais encore intelligent.
J'aimais les femmes par l'intellect mystique.
Je suis taxi qui devenait l'homme impotent,
Vers la gonzesse, ne pas lever moi par le cric.*

*À la maison, je suis brisé, fermé mes yeux.
Dans ma chemise, je tombe sur le lit.
Demain, pour mes gros parasites très capricieux,
Je me réveillerai matin maudit.*

*Mais en stramoine d'essence est assis le diable,
Chaque nuit je vois les rêves plus romantiques,
Je fouille mes poches toujours par le sommeil instable:
M'étonnent mes habitudes grosses des voleurs pratiques.*

*Il faut finir de travailler, par noir, ainsi.
Je dois reprendre mon métier sacré.
Pour vivre comme à Soukhomi, sans mes soucis
Que le bonheur préfère ma vie malgré... 1981) 1*

Nouvelle chanson «Mur cas / Myrka»

Il y a cinquante-un ans,
L'Europe était plus pauvre
Qu'à cet aveugle siècle maintenant.
Elle estimait ses ordres,
Car ne voulait pas mordre
Nos russes parmi vos autres immigrants.

Lors l'URSS pensait
Que cette «justice» énorme
Régnait sur vos pays pour nous laisser
Ici pour les bonnes œuvres
Des soviétiques concombres
Qu'ils s'opposaient à nos régimes passés.

1 - Traduction en français d'Alexander Kiriatskiy

Vous invitez nos gens
Et vos acteurs rencontrent,
Par leurs triomphes, notre dissident,
Car celui-ci est contre
Ton expérience, montre
Comme mon état «décède», car tu descends,

Partout, au prix Nobel
Pour tes poèmes très tristes
Qu'à l'illusion stupide tu sois fidèle.
Tu bats tes communistes,
Tes spectateurs existent
Et tu vois que ta gloire est éternelle.

Tu chantes, Tokarev,
Et tu crois que tu portes
Tes belles chansons aux âmes par l'autre rêve,
Où l'URSS est morte.
L'on ferme toutes nos portes,
Dont cette consécration s'illustre brève.

L'on ouvre vos foyers
D'asile par l'ignorance
De nos meilleurs diplômés. Vos ouvriers
Sont tous les russes en transe,
Nous sommes ta concurrence
Au monde qui nous fait ses mecs derniers.

*Lésbió primúm // moduláte cívi
quí feróx belló, // tamen ínter árma
síve jáctatám // religárat údo
lítore návim,*

*(À Lesbos, premier // citoyen, respecte
notre guerre pour l'île. // Entre beaucoup d'armes,
ce bateau nageait // dans le port étrange,
plage sous l'averse.) 1*

(Quinte Horace Flacce)

Strophe d'Alexander Kiriatskiy Consécration de Joseph Brodsky

Un homme russe obtient // sa reconnaissance!
L'on tue chaque talent, // garde son absence...
Tombe ma Russie. // Pour l'intelligence,
Donne plusieurs chances

À ses favorites // que puissent apparaître
Nos personnes fameuses // des médiocres Lettres,
Car votre Pouvoir // ouvre sa fenêtre
Pour seuls Ses maîtres.

Sans sa Protection, // tout est impossible,
Leur médiocrité // deviendra horrible.
C'est son Diable qui // interprète la Bible
Aux murs sensibles.

L'on ne t'oblige pas // à caver nos plantes
Ou couper chaque pierre // qui est éprouvante.
Sans aucun diplôme, // ta carrière brillante
Mort exigeante.

Ton école secondaire // est plus importante
Que mon master deux, // «astre» enseignante!
À tes étudiants, // Amérique Méchante,
Que l'être mente.

Qui n'avait nulle voix, // de ta scène te chante,
Que, vieux écolier // «professeur», tu tentes
D'ignorer l'idée, // tes paroles prudentes
Sont différentes

1 - c'est la traduction poétique d'Horace en français
d'Alexander Kiriatskiy

Dans ta poésie // qui formule leurs ordres
De ton prix Nobel. // Mélodie de cordes,
À Venise décède, // hirondelle plus forte,
Tu dois te tordre.

Tes persécutions // soviétiques s'estompent
Sous mes vingt-deux ans // en Europe qui trompe,
Où je suis sans droit. // Excellence, rompe
L'hiver des ombres!

(Joseph Brodsky: **Vers pour l'indépendance de l'Ukraine en 1992**)

*Cher Charles roi douzième, votre bataille est échouée, Poltava
Garde Dieu russe. Par sa gorge, comme il disait seul: ça va,
Temps, tu dévoiles ta «mère baisée» en ruines des chaînes,
L'os des gloires posthumes unit le goût de l'Ukraine.
Non quelque verdure se voit, elle se perd par l'isotope.
En jaune blocage, Lénine la tient sur la coop.
Coupe l'idole de toiles, sache, l'aime le Canada,
Les ukrainiens ne le veulent pas gratuit sans croix.
Aigre pou des cheveux en charbon,
Tu paies l'argent, oh graines des sacs plains, bons.
Non pour nous, russes, il faut les accuser de leur trahison.
Pendant soixante-dix ans, ils habitaient à Riazan.
Sous nos images, ils vivaient comme lors de Tarzan.
Signe les pauses par leur «mère sonore», rudement nous disons,
Soit le chemin de table pour vos rues, toupillons.
Foulez de nous vite, habillez vos jupons et vos tenues,
C'est l'adresse des pipes, aillez sur quatre côtés d'avenus.
Qu'aujourd'hui dans les huttes, vous mettent les mains
Des polonais sur quatre arêtes des gredins.
Des brousses aux pendaisons sur la branche, ensemble allez.
Mais, pendant votre solitude plus douce, rongez mieux le poulet.
Excusez, toupillons. Avec nous, vous ne vivez plus,
Crache dans ton fleuve, modifie son cours contre les russes.
Dédaignez-nous, fiers, bourrez-vous par le but embêtant,
Par plusieurs coins rejetés, par vos vieux ressentiments.
Ne rappelez pas nous par votre pain au miel du ciel.
Pour nous, étranglez-vous par le tourteau du crime partiel.
Ne gâchez pas le sang par nous sans chemise sur la poitrine liée
À l'amour fini qui n'existait pas entre vos pies.
Il ne faut pas traîner les racines par vos bêchages,
Car l'humus vous a donné lumière pour vos chômages.
Que vous cessiez de coudre tous vos droits pour voter.
Haches, cette terre ne vous ne donne pas votre tranquillité.
Toi, pâturage, melonnière, steppe, boulette, femmes et gens,
L'on a perdu les hommes bien plus que la quantité d'argent.
Nous nous limiterons. Mais selon la larme de l'œil, pourquoi*

*Pour celle il n'y a aucune loi afin d'attendre son autre fois?
Dieu est avec plusieurs aigles, casaques, gardiens et hetmans
Lorsque et vous devrez mourir, oh taureaux des corps géants
Vous râlerez et grifferez les matelas des terrasses
Par les strophes d'Alexandre et sans bobard de Taras.) 1*

À l'Ukraine notre Patriarchie?

*Oh María,
Luz del día
Tú me guía
Todavía.*

(Johan Ruýs,
arçipreste de Hita)

*Marie, pure,
Ciel du jour,
Amènes, Sûre,
À l'amour. 2*

(Jean Ruis,
archiprêtre de Hite)

L'âme d'Hitler
Lucifer
Plaît, Chimère,
Pour Bandère.
Ses fenêtres
Cachent la guerre
Des ancêtres.

Qui nous tue,
Est perdu,
A rendu
L'or cher du
Sang et crie que
T'a vendu
L'Amérique.

1, 2 - La traduction des épigraphes a été rédigée par Alexander Kiriyaitskiy, l'auteur de ce même poème en français et en espagnol.

Vive le chien
Ukrainien,
Vents ses mains
Aux gardiens
De Sire, contre
Le chemin
À ses ordres.

Mais cette bête
Perd sa tête.
Par la fête
Des conquêtes,
Tire la Byzance.
Elle rejette
Sa tolérance:

«Cependant,
Frère gourmand
Russe, attends
Ton fin lent.
L'antagonisme
À tes gens
Aime ce fascisme.»

Monde Entier,
Sans pitié,
Amitié
En moitié,
Kiev décharge,
Lui mentiez,
Ses places larges.

Président
Pipe, géant
Très urgent,
En bougeant
Par ses marches,
Vole l'argent
Au patriarche.

Mère des villes,
Laure des styles,
Donne ta file
Au péril
Bien probable.
L'homme fragile
Voit ton diable.

Au destin
Des chrétiens,
Constantin
Trouve le lien
Au futur de Byzance,
La Rome sienne
En croyance.

Hippodrome,
Car ta Rome
Perd son nom,
Les sous-hommes
Veulent disparaître.
Lors nous sommes
Sous leurs Maîtres.

Contre toutes trois Romes en charge
Amérique, tu "prends" et changes
Nos concepts, car tu nous manges,
Deux églises colombes anges.

Contra todas las trés Romas
Tú, América, nos "tomas"
Para que ya nunca comas
Dos iglesias palomas.

Règle dure du court essai

N'étudiez pas leur français,
Ce langage veut me laisser
Pour l'élite qui commençait
À me tuer, vous battre.

Crache, sa civilisation,
Sur tous sans consécration,
La sagesse a cette fiction,
L'être du théâtre.

Je suis vieux et sans anglais!
Où plus tard dois-je aller?
Et, sans allemand poulet,
Sache mes langues.., quatre

Inutiles patois romans
Qui abaissent nos russes savants
Pour caver vos champs pendant
Toute la vie bien ladre.

Justifiez l'argent des hommes
Par leurs magnifiques diplômes:
«Avec eux, ramasse nos pommes,
Toi, esclave des listes

Noires du haut service secret !»
Là se trouve mon nom concret.
C'est pourquoi, j'ai consacré
Mes idées très tristes

À l'Europe totalitaire
Qui était aimable hier
Pour nos russes pendant la guerre
Froide, car il existe

Votre crainte de dire: «Non»
Aux stupides sans instruction
D'ombre soviétique, aux trônes
D'or et aux ministres.

Aujourd'hui il n'y a nulle peur
Et l'on crie: «Non» aux jongleurs
Des métriques, car leur honneur
A l'indépendance.

En histoire inscrit est qui?
Chaque médiocre comme Brodsky!
Ô leur pierre, qui fait du ski,
Ne passe nulle distance

Sans nombreux fils de fortunes!
Au temps nécessaire de Lune,
L'on illustre vos ères brunes
Et formule nos chances

De monter dans l'escalier
Et la paix fait annuler
Son bonheur des herbes liées
Au pouvoir qui pense.

Préfecture de Strasbourg, je prie l'ordre pour moi,
Je viendrai pour te dire: «Touche ta merde!»,
Je voudrai demander tous: «En outre, pourquoi
Tu abaisses nos étoiles en prisons par tes lois?»
Tu massacres l'amour que l'âme perde
Ses espoirs sous ta cour de l'homme pauvre sans droit.

Pavlenski

Sur la place de Bastille,
Votre banque vous brille
Par la consécration de l'artiste
Qui ne joue aucun rôle
Et ne sait nulle parole
En français, car l'absurde bien triste

Fait détruire ma Russie,
Au barbare, vous dîtes: «Si
Tu blessais tes femmes russes, sataniste,
Tu serais, Pierre génial,
Notre peintre du mal,
Qu'à Paris l'art du diable existe.»

L'homme n'a rien dessiné.
Mais l'Europe l'amenait
Au triomphe parfait des violences.
L'on coupe l'art de peinture
Par le feu des blessures
Pour monter à sa reconnaissance.

La Russie l'a permis
De trouver ses amis
Entre les journalistes qui dansent
À côté du bandit.
Pour Poutine, l'âne rôtit
Ses palais pour quelle indépendance?

L'âme attend la police.
À Moscou, celle-ci puisse
À conduire vers le dur héroïsme.
Pierre répète cette action
Pour la révolution
À Paris, l'on l'appelle l'extrémisme

Par dix ans de prison...
À Moscou nous disons
Qu'en Russie l'on cultive l'égoïsme,
D'où l'Europe sans trésor
Nous approche de nos morts
À travers son «naïf» daltonisme.

À mon sauveur d'Alpes

Vive Robert JAGGI // par l'étoile du Comte
Qui me brille en Suisse, // sauve parmi mes ondes.
Leurs derniers dix ans // de ma vie racontent
Comme Il m'a aidé à bien vivre contre

Mon décès - sans droit // d'exister par l'ordre,
Où ce Noble crée // mon espoir au bord de
Son canton Valais... // Que je sois une ombre,
L'ennemi de Dieu désirait nous mordre

Par l'esprit tombé. // Et l'enfer L'infecte
Comme mes deux amis // pour chaque aide directe
À ma vie d'Europe. // La santé correcte
De Robert s'oppose, par l'histoire, aux sectes.

L'origine soutient // Don JAGGI qu'il reste
En Antiquité... // Le Moyen Âge déteste
Le sénat sans voix // et Boèce. L'âme teste
Quinze siècles par sa sagesse funeste.

Ce nom de famille // du sixième dur siècle
N'oubliait jamais // le soleil des règles.
Aux époques du mal, // il volait comme aigle:
Aux paysans, du ciel - défendait leur seigle.

Sur lui regardaient // tous ses sages ancêtres
De leur Paradis. // Ses parfaites fenêtres
Voient Robert JAGGI // de la Terre pour l'Être
Des justices divines à travers ce maître.

(Alexandre Galitch: **Danses des bourreaux**

*Mal dormaient les bourreaux? Dis à chaque nuit,
Ces bourreaux ont visité leurs amis,
Mais ils ne lésinent pas les vivres beaux,
Alimentent chaque ami des bourreaux.
Sur la table, ils vous mettent le mollet,
Car ils boivent ce tort cognac au soufflé,
Coulent le thé aux ivrognes par l'alcool.
Le muffin va au biscuit de «Salut»,
Où les maîtres vous touchent vos épaules
Et glorifient Staline «sage» et voulu.
Ils chantent très sincèrement à ce symbole.
Sur la garde sommes-nous, disent les bourreaux,
Quand revient-t-il? Vers nos Êtres moraux,
Apparaisse vite au Politique Bureau,
Lève-toi, Père, enseigne-nous par ce cours aux
Rogues sur les pains blancs des communistes,
Vois les larmes bouillantes plus chaudes.
Et aux âmes des bourreaux il est triste.
Prenez-les en pitié par leur mode:
Vers la nuit, souffrent trop tous les bourreaux,
Aux tyrans ont nombreux mots très gros.
Et pendant notre vie adroite des rots:
Par les gueules, ces «pierrots» frappent nos héros.
Comme jadis, fut la jeunesse militaire.
Battent leurs jambes sous les plexus solaires,
Tuent un cri aux larmes des tortionnaires.
Les étages sautent et disent leurs paroles
Aux médecins d'urgence et vers
La tristesse de Staline et rappellent ce symbole,
Et l'on chante sincèrement à l'enfer.
Il y avait un ordre, disent les bourreaux,
Et l'aisance des Biens Êtres moraux,
Ton affaire nage au Politique Bureau,
S'il te plaît, reçoive-le de ce cours aux
Forts gardiens qui respirent par l'oxygène,
Ne crie pas, car ta voix n'est personne,
Les tourmenteurs avaient une peur de chienne
Prenez-les en pitié par leurs zones.) 1*

1 - C'est la traduction poétique en français d'Alexander Kiriyaitskiy

Pour M. le Capitaine Sergueï Alexandrovitch Choumilov

Aujourd'hui et en France, Galitch est la bête,
Téléphone au cent quinze, l'on bat mes poètes.
Réfugié, par ton front, un drogué rompt l'assiette,
Mange comme ces français sans raison et sans tête...
 Ta Russie se rappelle dans mon cœur...
Tienne ton sac sous ta main, ce destin nous rejette,
 Dors sans pied! Réveilles-toi à six heures
 Hors des fêtes!

Les bandits volent, nous mentent: ils cessent de sentir
Leur douleur pour quelle drogue! Car obtiennent le plaisir.
L'âme sauvage voudrait tuer l'autre forme pour rire,
Trouve la cause claire afin d'obliger, à souffrir,
 Un vieillard, requérant de l'asile...
Au passé, celui-ci dirigeait son navire
 Commercial, voyageait vers les îles
 Pour dormir

Dans une salle avec ses animaux, dans les nuages,
Qui ne sont plus les hommes, car ils n'ont que leur rage,
Portent l'ère des souffrances dures à tous nos âges.
L'un de ses diables vifs te dévoile son visage.
 Il menace notre vieux capitaine...
À Strasbourg, l'Homme ne perd pas l'honneur et ses sages,
 Où il ne s'abaisse pas jusqu'aux chiens,
 En dommage.

Toute la nuit avec soi, les ivrognes parlent. Crient,
Et, parfois, ces stupides pissent dans leurs literies.
Au matin, l'on donne la nourriture, l'ordre rit.
À sept heures, l'homme quitte ce bâtiment triste, gris...
 Le malade très âgé est à pieds
Tout le jour. Pour cette vie en Europe, c'est son prix.
 Dans douze heures, il revient au foyer
 De souris.

L'on dit qu'il n'est pas le réfugié. Ce statut
Conduit le capitaine aux drogués qui nous tuent.
Dont il prie l'aide trop tard, ce vieillard a perdu
Le printemps, car, il y a trente ans, il avait dû
 Embarquer son bateau à New-York...
Et l'asile politique pouvait être vendu.
 À l'océan, il rattrape l'os de l'orque
 Dépendu.

(H040) *Et l'autre qui a sa grande confusion & tarde repentance la voudra ruiner, seront trois regions par l'extreme difference des ligues, c'est assaouir la Romanie, la Germanie, l'Espagne, qui feront diuerses sectes par main militaire, delaisant le 50. & 52. degrez de hauteur (H041) feront tous hommage des religions loingtains aux regions de l'Europe & de Septentrion de 48. degrez d'hauteur, qui premier par vaine timidité tremblera, puis les plus occidentaux, meridionaux & orientaux trembleront, (H042) telle sera leur puissance, que ce qui se fera pas concorde & vnion insuperable des conquestes belliques. De nature seront esgaux : mais grandement differents de foy...*

(H040) *Le deuxième d'ailleurs à la confusion de celui-ci premier, n'hésitera pas à vouloir le ruiner et aura 3 pays adhérents des ligues distinctes, à savoir l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne qui enfanteront leurs divers partis militaires. Ces mêmes ligues seront, malgré leurs ressemblances extrêmement différentes, de côté en laissant le 50^e et le 52^e degré de l'Angleterre, (H041) et ces états feront certaines hommages aux religions lointains, on aura lieu surtout du 48^e degré à l'Europe du Nord, où malgré des accords de paix, l'on commencera à trembler. (H042) & Puis tremblera presque l'Europe entière jusqu'aux pays les plus occidentaux, les plus méridionaux et les plus orientaux en Russie. Leur puissance sera telle qu'ils réaliseront des alliances et des unions invincibles par leurs conquêtes guerrières. Ces pouvoirs seront militairement égaux de leur nature mais grandement différents de leur croyance...*

(Nostradamus, de sa lettre au roi de la France Henry II)

Staline en Europe

Et en Europe, il n'y a aucune démocratie,
Comme à l'époque du stalinisme en Russie.
Mon nom est dans la liste noire, secrète ... - «Merci»,
Crie mon poème aux yeux des démocrates aussi.

Je suis Sacha, le personnage des «Fils d'Arbate»
De Ribakov... L'on nous sépare des masses en boîte;
Mais ne jette pas dans les prisons, les ordres battent
Pour chaque désir de nous lever parmi les rates.

Nos stalinistes d'occident persécutaient
Les professeurs, partout, aux Universités
Qui essayaient de nous inscrire, l'on leur dictait
De retirer leurs lettres par leur volonté.

Que l'on ne nous permette jamais de travailler
Sous nos officieux noms parmi les ouvriers!!!
Car sous l'averse, l'on oblige à nous mouiller
Que, comme plusieurs drogués, nous nous mangions derniers.

Que nos espoirs soient décédés dans la souffrance
Que nous perdions, comme les ivrognes, l'indépendance
Des démocrates d'Europe pour son Staline. En France,
Nous les prions, par ses esclaves, leurs indulgences.

Mais si nous soutenions nos thèses, et nous aurions
L'argent des clans pour l'air des gestes sans crayon,
Les rois perdraient leurs responsables des rayons
Illuminés la vérité que nous verrions.

Car toutes mes nuits passaient // dans les foyers des pauvres
Pendant ma vie sans fleurs // en règne d'obscurité,
Que cet enfer produise, // par les douleurs, mes œuvres
Comme ma syllabe en vers // tentait de refléter

Que je n'ai pas mes droits // de travailler par l'ordre,
Et rédiger ma thèse, // n'est pas aide à Genève,
Or, ma recherche en // Europe oblige à mordre
Mon âme pour mes études, // absence de mon rêve.

*

*

*

(H046) & sera au mois d'octobre que quelque grande translation sera faite, & telle que l'on cuidera la pesanteur de la terre auoir perdu son naturel mouuement, & estre abismee en perpetuelles tenebres, seront precedens au temps vernal, & s'en ensuyuant apres d'extremes changemens, permutations de regnes, par grands tremblemens de terre, (H047) avec pullulation de la neufue Babylonne, fille miserable augmentee par l'abomination du premier holocauste, & ne tiendra tant seulement que septante trois ans, sept mois, (H048) puis apres en sortira du tige celle qui auoit demeuré tant long temps sterile...

/(H046) Ce règne sera aussi le plus obscur et le plus ténébreux qui ait été depuis la création du monde jusqu'à la mort et passion humaine et de là jusqu'ici, et ce sera au mois d'Octobre qu'une grande translation aura lieu, à tel point que l'on croira que la Terre a perdu son mouvement naturel et qu'elle sera plongée dans certaines perpétuelles ténèbres. Cette translation sera précédée des signes en Printemps. (H047) Puis s'ensuivront d'extrêmes changements avec des permutations de nos règnes par nombreux grands tremblements de terre (les guerres mondiales) avec quelque pullulation d'une nouvelle Babylone (l'URSS), qui augmentera encore sa puissance par l'abomination du 1er holocauste (la 2ème guerre mondiale) et ce pouvoir ne tiendra tant seulement que 73 ans et 7 mois. (En effet de Novembre 1917 à Juin 1991: date de l'élection de Boris Elstine) l'URSS aura bel et bien duré 73 ans et 7 mois: c'est certaine période équivalente à la captivité du peuple Juif à Babylone. (H048) À la fin de la puissance russe et de ses rameaux, sortira la passion des autres peuples qui était restée si longtemps stérile.../

(Nostradamus, de sa lettre au roi de la France Henry II)

Sans plusieurs masques

Que mon peuple était // contre son grand pays,
L'Amérique démontrait // que les jours sont nos nuits,
Affirmait que l'idée // des communes c'est le bruit.
Son Europe l'invitait, // car l'on n'a pas détruit

Mon État concourant. // Pour lui rompre le dos,
Tous de nos ennemis // ont reçu leurs cadeaux
Par plusieurs prix Nobel // qui faisaient très prudes aux
Mots des vers qui ne coûtent, // aujourd'hui qu'un verre d'eau

Et donnait les travaux // des meilleurs professeurs
Aux stupides soviétiques // qui n'avaient nulle saveur
Par beaucoup d'ans non plains // aux écoles de soudeur:
Pour leur faire des armées // contre l'île du bonheur.

Qui n'avait aucune languE, // sauf le russe, était lié
Aux plus hautes sociétés, // où habitent aux palais,
Car ils ont obligé // la Russie à aller
Vers l'abîme de l'enfer. // À l'Europe, ce pas plaît.

Il n'y a plus mon Union // qui pouvait contredire
Aux Rois **illuminés** // **par le Cosme bien pire**,
Au diamant de la dure // hiérarchie en plaisir
Du control sur chaque âme // et du gris souvenir.

*2. 02 La teste blue fera la teste blanche
Autant de mal que France a fait leur bien.
Mort a l'antheune grand pendu sus la branche,
Quand prins des siens le roy dira combien.*

*(2. 02 La tête bleue se fera cette même tête blanche
Autant de ce mal que la France leur a fait leur bien.
Le grand mort est pendu. Il a l'antenne sous la branche,
Lorsque, aux princes des têtes, le roi dira combien.)*

(Nostradamus 1555)

Nul ordre

Ces esclaves, nous parlons,
Ont construit Babylone
À travers les boulons
Sur le Tibre.

Reconnu est le roi,
Aujourd'hui, c'est pourquoi,
Et je n'ai aucun droit
De l'âme libre.

L'Existence parfaite
Tue mon vers, car Rejette
Ce récit du poète,
Par quelle fibre

Des menteurs et Pratiquent
L'obtention fantastique
Pour l'asile politique.
Cette vie vibre

Entre les exigences
Des lieux qui donnent une chance
De monter. L'expérience,
Qui existe,

Dit: «J'ai peur des tyrans,
Lorsqu'il faut, pour l'argent
Comme il y a quarante ans
Vers l'heure triste.»

Un vieillard canadien
M'a rompu mon destin.
Il s'appelle Michel Venne
Journaliste.

Il défend quels fidèles
Au pouvoir, où leur ciel
Ne plaît plus au bordel
Des artistes.

L'heure rôle fort des acheteurs
Te conduit au bonheur,
À quels riches demandeurs
De l'asile!

Qui est persécuté,
Bat leur sécurité,
Rompt, par la vérité,
L'art débile.

Qui dévoile leurs bougies
Sans aucune énergie,
L'entraîne sa mort, agit
Dans les villes.

Je deviens dangereux
Aux bourreaux trop heureux,
Sur leurs feux, coule l'hébreu
Ce jaune huile.

Lorsque, comme au bandit,
L'état juif m'interdit
De faire tout, Michel dit:
«Quoi tu chantes?...»

Il ajoute: «Du pouvoir,
Te menace quelle mort noire
Sous le ciel?» Chaque gris soir
C'est ma tente.

Il déclare, en même temps,
Ce statut pour une dame
Qui revient, à ses champs,
Très contente.

Paye non vingt mille dollars,
Afin de recevoir
Cet asile pour l'histoire
Qui s'invente.



Esclavage

Le Canada
(Merde dedans)
Bat, cependant,
Ses blanches gens.

Car veut aider
Aux bangladais,
Sur nous merdait
Pour chaque idée.

Aux juges gentils,
Paye pour l'asile
Cinquante mille
Dollars utiles.

Les yeux avars
Tuent vos vieillards
Pauvres et rares
Pour leurs standards.

Que chaque enfant
Quitte ses parents,
Où tout se vend
Par l'ère d'argent.

L'être humain
Perd ses chemins,
Car baise les mains
De ses doyens.



Pire pays

Le Canada est pauvre,
Où l'art a quel destin?!
Consacre toutes ses oeuvres
Aux ordres canadiens.

Tu gagnes un peu pour l'Être,
Portant ses publies-sacs.
Mais frappe à chaque fenêtre,
Réclame, au bord des lacs.

Que, chaque hiver, l'homme tombe
Dans l'escalier en rue,
Sa vie en glace, comme l'ombre,
Sans pieds est disparue.

L'abîme des résidences
Formule vos gens misères.
Ces mêmes foyers commencent
À rappeler l'enfer.

Tes rêves sont impossibles
Aux infinis villages,
Car toutes leurs villes horribles
En boîte n'ont nul visage.

En mille neuf cents vingt quatre,
L'âme riche les a construits,
L'on justifie ce ladre
Alors et aujourd'hui!

Beaucoup de kilomètres,
Il n'y a que ses prisons
Afin de reconnaître
Leurs murs par les maisons.

Les ouvriers du peuple
Préparent la fin d'Hitler
Conservent son gris meuble
Acheté avant sa guerre.

La force incroyable
Invite ses immigrants.
Car vos esclaves de diable,
Travaillent pour le tyran.

Il n'y a que leur mensonge:
«Richesse des froids états»,
Que nos stupides prolongent
L'histoire du Canada.



*Íleos, íleos, íleos,
gkhenú imín o pánton anekhómenos
ke pántas ekdekhómenos.*

*(Bienheureux, bienheureux, bienheureux,
Que sois-tu, céleste, notre observateur
Sortant de tout, cher concepteur.)*

(Roman le Mélode)
(Milieu du VI^e siècle après Christ)

Au coucher du soleil de l'époque

Constantinople mort sous vos croisades pendant sept jours en feu.
Mais l'empereur traditer rend son prêt. Sa disgrâce est bien mieux?
Cessent d'exister les statues en Byzance, sur trois Forums... Dieu,
L'âme catholique soutient ce péché. Elle attend l'aide des fous cieux.

Ses chevaliers blancs découpent, en morceaux, les sculptures d'or; fracassent
Les murs des temples, arnaquent leurs icônes pour telles pires populaces!
Volent cette richesse infinie des hautes tours historiques sur les places
Pour enfoncer l'aiguillon au cerveau qui, aux sauvageries, les menace,

Où leur armee possédait ce César Ville qui est nu pendant:
Un siècle dur et demi... Elle rappelle ses derniers huit cents ans,
Lorsque l'Empire Byzantine ressemblait l'enfer aux musulmans.
Et au quinzième centenare après Christ, l'islam vainc ce pays grand.

Leurs courtisans ont traîné sa Puissance aux troubles bizarres.
Ses minarets s'opposent aux acropoles... Thaumaturges, dites rare:
Contre ou pour beaucoup d'iconoclastes donnent leurs grecs avares
Qui n'ont pas crainte d'orient? Mon État croit aux rois montagnards.

Et au Troisième autre Rome, son Kremlin descend par cette Byzance,
Où le trésor s'est perdu dans ce char de ses Guerres à nulle chance.
Vers Istanbul a foncé le sultan! Sois, Moscou, ton cadeau aux influences
Non de la Chine! Chère Russie, réveille-toi, prison des Renaissances

Et pauvreté de tes Astres. Leurs aubes ou leurs soirs créent ta fable?!
Notre Hellade ne restituera pas son miracle en sable.
Mais sous sa peur, ta mémoire étincèle au bonheur d'espoir stable
Au Paradis des visages, où s'élance chaque russe véritable.

Quoi au lieu de l'Ordre Dieu naturel?

Des juifs chrétiens et musulmans,
Dieu est ce rien. Son cosme géant
L'a opposé aux cultes dans
Nos expressions des Dons croyants.

L'idole dirige seul votre frère
Vrai pur. Menace du drôle enfer
Que nous croyons à ses chimères
Qu'on a créé tous l'Univers

«Il y a six mille d'années» au «bien»
Pendant six jours... L'a fait sa main:
Son Globe Terrestre du gredin
Qu'elle cassera le monde sien

Statique et blanc comme un cristal.
L'esprit l'a dans son piédestal,
Où chaque samedi il dort: pas mal
Et trompe sans pudeur morale

Qu'aux fils cosmiques donne l'ours en chaînes.
Il veut que nos raisons s'éteignent.
Qu'avec «dieu» soit Soumis, enseigne:
«Fermons l'Entré d'ailleurs sans peine!»

Envoie l'œil noir aux créations
Des autres civilisations
Qui lisent: quoi songent?.. Vibration
D'aire, ton accent tire l'agression

Par toutes nos religions. Il ment
Qu'il a sculpté cette Terre avant
Vos jaunes Étoiles «creuses» sous son vent:
Pour endormir sur l'un «divan»?

À ses esclaves, il persuadait
Que ce mensonge peut aider
Après leurs morts, soit abordée
Sa foi qu'elle aille contre l'idée.

Ce n'est pas Dieu. Cet égrégore
Se cache de nos mesures d'abord.
Son pus ne mange que quels corps?
L'attend le châtement d'un sort:

Comme au «Cinquième (vif) élément»
L'île, qui s'explode, dépend du temps.
Aux punitions tragiques, ses camps
Se perdent à leurs bulles des gammes.

Il est soufi que sa faiblesse
Brisait nos obtentions qui pressent
Son incendie par sa vitesse
D'évolution sans nulle tristesse,

Où l'égrégore ment que cette guerre
Attache vos pauvres à ta terre
Très radioactive avec l'hiver
Pendant l'époque sans atmosphère.

Mais Dieu réel, aux arts humains,
Découvre l'Infinie, amène
Ses âmes parfaites à Ce destin,
Sans cultes de l'autre chemin.

Et le trompeur d'exil, la bête
Essaie d'influer sur les planètes,
A réfugié des Trous Noirs Faîtes,
De Dieu. Toujours rêve des conquêtes.

Au temps, est né de la poussière
Astrale. Il rit sur ses frontières
Des siècles brefs, oblige l'aile fière
À s'incliner. Armée dernière

À ce menteur, l'abîme des mythes
Construit ses temples et ses gîtes
D'Égypte sous sept pyramides
Extraterrestres qui sont vides.

Ce Ra sait claire qu'il est mortel.
Éduque l'humanité fidèle.
Sans tradition devient sa grâce:
Hors sang et sans peurs éternelles.

Pendant millions d'années, les morts
Accomplissaient les hommes sans corps
Vers Absolu, cet égrégore
Ne nous criait jamais: «Non!», fort.

Neutralité de sa matière,
Tu as ta construction... Aux sphères,
La brèche de nos valeurs transfère
Tes changements: aux questions-ères

Qui sont finies dans leur physique.
En Dieu est sa longueur unique
Sans fin... Infinité pratique
Tous nos cadastres galactiques,

Où leurs futurs passés présents
S'unissent par Sa Fusion de rangs.
Tout d'Univers est, cependant,
Parfait en Dieu à tous ses champs.

Dans l'un point sont toutes les espaces
Comme l'un se trouve sur toutes les places
Cosmiques. Encore, Dieu les embrasse
Par soi à ses versions des masses.

Le mot limite ta bouche: «Mille a... »
Des verbes qui se gagnent. Voilà,
La goule rompait leurs buts par là:
Quelle tromperie du mal (!) parla:

«Ce Fond Terrestre de l'idole,
Le puceron de l'Astre colle
Non raisonnable aux PAROLES
Sans sa télépathie du sol!»

L'essence gère LEURS relations,
Perd l'inutile opposition
Et ce CONFLIT, où nous fixions
L'absence des compréhensions.

Suffisamment intelligent,
L'on deviendra. Le mot des gens
S'oubliera. L'esclave urgent
Sera l'un télépathe sergent.

Le fleuve de ses pensées profond
Est délicat à l'abstraction,
Où sans langage brille sa vision
À ses lectures vîtes des notions!

Le nom «divin», toi, parasite,
Dise pour dormir samedi. L'orbite
Tourne au tour de nous. Gravite,
Boule invisible, satellite.

L'éther bestiole n'est pas Satan.
Son existence, en orient,
Est calculé par dix milles ans
Influe sur leurs affaires, souvent.

Dieu nous jugeait pour nos actions.
Avec leurs chutes joue l'extension.
Au timbre, sa contradiction
A évité ses illusions.

Nous ment ta «vérité» binaire,
Touche ses croyances. Aux lumières,
Ni dieu, ni diable Lucifer,
Cet égrégore est par Homère,

A su dompter ses juifs rabbins,
Casse leur passé pré-égyptien,
Unit l'islam et les chrétiens:
L'Asie avec l'Europe sans bains.

Depuis ses «six époques» «créait»
L'odieux aux livres, à leurs prêts...
Au «jour septime» s'endort après
Ses duperies, fatigue... Duraient

Ses fraudes, longtemps. S'appelle Adam
Vers l'aube des MENTERIES infâmes.
Sous Absolu réel, l'entame
Des Hontes purifie les âmes.

Il y a nos treize milliards d'années,
Dieu a formé Cette corde née.
L'enfer l'avait discriminé,
A élargi l'instantanée,

L'une milliardième. Dieu l'a sauvée.
Le diable crie: «L'annule! Je vais
Détruire partout!» Dieu l'entravait
De chaque nouveau présent gravé.

Quelqu'un vivait au loin Futur,
Lui rejetait son haute culture
Et au Moyen Âge renaît l'or dur,
Où décapite son aventure.

Plus tôt s'aggrave en quatre mille.
Après sa mort, l'erreur le pille.
La vie prochaine griffe ses périls
Par l'un croisade tué inutile.

Avec un musulman s'endort.
Jérusalem enterre deux torts.
Au Paradis, ils montent hors
L'espace, où tous s'approchent du bord

De notre Purgatoire salut
Des fous, aspirent vers Absolu.
Illimité t'a résolu
L'incohérence vermoulue.

Qu'au vingt unième preux siècle aillent
Ses nourrissons qu'ils se réveillent
Pour ne pas faire leur mal pareil
Qu'ils l'oubliaient au pire sommeil.

Lors l'homme rencontre son décès.
Mais l'égrégore va les lasser.
Seul l'un feu ouvre nos accès
À Dieu pour tout notre passé.

(11 - 12) **Des Atlantes qui ont rapide quitté leur terre**

Sur toutes nos galeries, a plané leur palais.
Sous un dôme invisible, cette ville
Chatoyait pour l'élite du diadème et volait
Par l'humaine récompense civile.

Vives pour ses supérieurs au jardin édénique!
L'escalier d'or du lieu fabuleux
Monte à son château sur le nuage fantastique
Au dessus des tours miraculeux.

Les pierres très lumineuses se rappellent aux forêts
Sur nombreuses places en marbre le jour,
Où les ponts mosaïques se perdaient en soirée,
Et pendaient au dessus de l'eau pure.

La piscine manifeste le fond du diamant.
Sur ses deux mille mesures en marnière
Du Forum sous-marin qui sépare nos feux péans.
La surface aquatique coupe deux sphères.

Le coussin d'air semblait argenté. De ce voile,
Grandissait le sanctuaire actuel!
Une idée d'Atlantide scintillait comme l'étoile,
Regardait de la mer au bleu ciel.

Les trois âmes ondes ouvrent l'un bût Paradis!
Comme il y a leurs cent siècles., prévu
A été ce futur des atlantes maudits
Dessiné au passé en revue.

L'arc-en-ciel lumineux a frappé les entrés...
Sous la danse des muets hologrammes,
Où sont dure obscurées plusieurs arches carrées,
Lorsqu'aux pieds sont tombés nos mutants.

Alors qu'ils conquéraient la planète de ses glaces,
Ils n'ont pas distingué les paroles.
Entre des animaux, l'esclavage de leur classe
Apprenait à trouver l'autre rôle.

Trois savants volent sans bruit dans l'une boule translucide.
Les mémoires s'étonnaient des beaux styles.
Le voyage au miracle prépare leur visite
Au Conseil du Suprême Don hostile.

À ses intelligences, se donnent les couleurs
De l'une des Escaliers d'Univers...
Du château s'approchent trois hommes. Pendant cette même heure,
Les attend le chef de toute cette Terre.

Entrent dans ce palais, à travers tous les murs,
En bateau elliptique... Toutefois
Par les branches des vîtes galaxies en structures,
Pour sept ans l'on élue l'Un des rois.

De ses Astres, ce Cercle dirige l'atmosphère
Et reflète ce plus Fort par l'espace.
L'on lui rétribuera là pour toutes ses affaires,
L'âme a crainte d'aller sous sa crasse,

A varié l'apparence de tous trois côtés.
Au ton rouge, sa lumière brille égale:
Au trône en pierreries, à sa difficulté,
Au symbole du Concept intégral.

Sur lequel devant eux, l'Homme Haut a comparu
Son plancher a construit trois fauteuils.
Par le cosme, la salle a montré toutes les rues
Des conflits tristes au troisième œil.

Le savant essentiel a pensé: «Roi, ta clé
Permettra de défendre nos gens.
Au Cerveau sans péché, ses rayons doivent rouler
Pour noyer Sa faiblesse dans l'océan.»

Sur des vies antérieures, sous leurs siècles glissait
Plus Puissant. Il prévoit les erreurs
Des trois braves que les aide l'expérience laissée,
Son épître s'adresse à la peur.

(22 - 23) **Des Atlantes qui ont rapide quitté leur terre**

Mars attendait la peine pour son haut intellect
De sa vie tuée là, sous son horizon.
À l'écart des époques, leur sacrifice abject
Reflétait l'explosion de Phaéton.

Les martiens hexapodes possédaient leur cerveau
Raisnable cadeau d'atmosphère,
La planète rouge cache les pyramides, ses caveaux
Ont prévu ce décès en enfer.

Ils avaient quitté Mars avant un coup du météore
À l'année du réveil des volcans.
Sont parti au noir cosme, qu'il les améliore
Tous... et nous crée ses intelligents.

La vie priait Phaéton de ne pas s'explorer
Qu'au futur ne s'engendre pas l'homme
Que ses soixante cinq millions d'année proposées
Aient tenu Mars vif aux astronomes.

Qui aura la conscience de Terre?... Le savait
Mars, donne ce visage au troglodyte.
Entre les roches, ses ouvriers l'ont gravé
À ses extra-martiennes proches visites.

Mais la mort de Phaéton a choisi notre gens
Et elle a abordé ce ciel chaud.
Les tombées des Bolides ont drainé chaque océan
De tout Mars qui rappelle un Cachot.

Ils dirigent et maudissent notre âme par nul coeur
À l'égal des aveugles «amis».
De ce temps, conduisent à Jupiter, tirent nos fleurs.
À son onde s_Qmmes nous soumis.

Les atlantes, partielles raisonnables et fières,
Enseignaient les mutants sans dure paix.
Seul Saturne Patrie trouve l'abîme des affaires
Aux têtes pour y développer.

Deux flux des électrons, le jeu des hexapodes
Détestait notre gens. Nos avers
Sont, pour eux, sans visages, alors que les périodes
De nos vies passent courts et non divers.

Les martiens descendants enlevaient, sans clarté,
L'homme du singe sauvage sans prière:
Pour faire nous, où Dieu veut sa même neutralité
De deux signes aux limites en matière.

Les insectes de Mars envoyaient plusieurs mers
Des mauvaises particules à nos seins.
À tes fentes étroites, coulent les fleuves des enfers.
Qu'en bateau sa raison sûre s'éteigne.

L'ordre filtre ce sort par le fond et réveille
L'or partout. L'on n'avait aucun choix.
Lors, l'écran protecteur débarrasse du sommeil.
L'autre monde l'Attend la claire Foi.

Par son âme, Phir survole vers Aüm cette nuit lente,
Au dessus de l'océan au palais.
À la vie sans ce mal n'était pas prêt Atlante.
Dans ses mains, Phir ne prend pas sa clé.

Les mutants ne comprennent nul de leurs livres lus.
Donc, la barbe d'Aguive n'est pas Dieu!
Quel cerveau primitif blasphémait Absolu
Par le culte sauvage très odieux!

Qui, il y quelque temps, est sorti des cavernes,
En voyage à Vénus exclamait:
«Mon misère feu de champ et son dieu en caserne
Ne seront plus, de moi, honorés!

Je pensais que ce cosme est bleu, c'est son brai!
Ses péchés règnent sur tout l'Univers.
Il est froid au pire loup en esprit noir! C'est vrai,
Où l'espace s'élargit par l'«hiver».

(24 - 25) **Des Atlantes qui ont rapide quitté leur terre**

Deux flous mythes moins sauvages soulevaient leurs tribus,
L'écrêtage de l'un doigt se remplace
Par l'une circoncision. Sans croyance, ce but
Chasse à l'autre géhenne sur cette glace.

Ses souffrances charbonnent l'âme. Car par la pensée,
Les insectes envoient leurs décrets:
Vers l'homme non raisonnable qui n'a nul passé.
L'abstraction ne gagnait rien doré.

Pour la faute, leurs navires battent ces mêmes hexapodes
En seconde par l'une mille d'idées
Que, pendant plusieurs ères, les gens aient leurs périodes
Des détentees que Dieu les aidait.

Aüm a calculé ses codes de l'influence
Sur l'échec et sur tous vos chagrins.
En cerveau, où est né ce bas tort? L'expérience
A quelle source qui fait l'homme au Bien?

Les martiens réfugiés provoquaient ses faiblesses
Que, sans culte, l'homme n'aie que l'enfer.
Son panneau de commandes se rompe et laisse
Nos lectures des secrets à sa Terre.

Les hommes et les atlantes doivent se séparer
Nous deuxièmes volerons libres loin.
Car l'unique fort cerveau serons nous amarrés
Vers Titan avant un lourd chemin.

Ce sommeil quitte Aüm. D'invisible augure
Ne peut pas éviter notre perte,
Ne sait pas quelle loi d'autre l'aura ce futur?
Ouvrira le fou cosme d'alerte.

L'aube réveille celui. Le plancher pellucide
Montre que le soleil dore l'océan
Et inspire que prévoient des consciences lucides:
Périra noyé son continent.

Au circuit, l'espace ouvre ce sens maximal
À ses chaînes des cellules, aux beaux temps.
Aux constances d'instant, la lumière va égale
À tous quatre côtés de sa rame.

Ses wagons courent sur une construction matérielle.
Ils restaient au passé. Et toujours,
Leurs visions glissent sur l'arme conscience partielle
Aux adieux avec un ordre pour

Ses schémas reflétés. L'offre change ce mur
Au recours de son ambassadeur.
Ce Conseil Supérieur n'a pas peur des courbures
Et incline l'incident en couleurs:

«Élu est décédé. Mais l'on décidera
En valeur de vos muets hologrammes.
De nos chutes synchrones, tombe plus vite ce même drap
Afin de compliquer l'humain drame. ..»

Aux voix d'apesanteur, se figent les ombres corps...
Dans la sale recèle la literie.
Du plancher transparent voit la mer. Son trésor
Du trille interstellaire s'est chéri.

Sur les yeux disparaît le plafond elliptique.
La mémoire du pouvoir a fondé
Sa lumière concentrée. L'attention la critique
Et elle libre, du mal, l'île vidée:

Nous sommes sur quel rameau des jonctions d'Univers!
Nous fusionnent ses parfaits trous cerveaux
Que flottent toutes nos notions, l'une à l'autre sans guerres
D'abstraction au dessus du rideau.

L'on s'écarte, regarde sur l'un en arrière
Le tableau illumine son édit:
Par Aüm, deux machines abaissent l'ancre solaire,
Débarrassent l'intellect du conflit.

(29 - 30) Des Atlantes qui ont rapide quitté leur terre: De la création de l'Univers

Hors nos temps, Tout de Dieu et l'enfer enchaîné
Y dormaient par dix-sept dimensions.
Lors la séparation a chassé leur but né
Pour produire la fin à l'explosion.

Tout ce monde naîtra moins que son Positron,
Où alors qu'il n'y avait nul malheur,
Dans un point, tous nos lieux sans concept d'autre «NON»
S'illustraient magnifiques ou meilleures.

Par les rythmes de l'infinité, chaque ficelle
Supérieure et égale collectait
Toutes ses formes sans fond et n'avait nulle partielle
Difficile à travers l'Unité.

Sa Puissance pouvait unifier tous les signes.
Dont, la couple du pas sans clarté
A jeté l'ombre charge hors chances divines:
Trois temps pour leur diversité,

Il n'est pas paradis infini de matière.
L'être rapidité dépassait
La lumière quatre fois, où grandit l'Univers,
Le présent rappelait son passé.

Un million deux cents mils en seconde, vitesse,
Tu as fait élargir l'extension,
Où ses points opposés s'approchent qu'ils disparaissent
À travers leurs annihilations.

Là se sont dissociés des pouvoirs primordiaux
Qui conduisent à la lutte cependant.
Sans divine harmonie, quittent leurs dons initiaux.
Par les larmes, séparent ses océans.

Toutes nos forces amènent à la source unique.
Microcosme d'abîme étendu,
Absolu a laissé l'île du filtre cosmique.
Au futur, l'inutile est fendu.

Dieu restait dans une seule milliardième de la masse
Explosée par le mal sous le temps.
S'élargie ce même cercle partout. Il nous chasse
Des morceaux qui construisent notre champ.

Mais la noire énergie a ouvert ses frontières
Qui conduisent à sa futilité,
Où les Trous Noirs s'opposent aux places vides de l'enfer
Pour suspendre ce cosme voûté.

Chaque période de la vie éloignait nos grises morts
Des microns aux amas galactiques.
Les cadastres de branches dirigent leurs flux forts,
Et inventent une arme physique:

Les Neutrons lourds s'emboîtent à travers les Protons
Afin de formuler nous divers.
Entre nos centres et les orbites d'Électrons,
Les distances séparent l'Univers.

Entre les galaxies et dans tous les atomes
Par ce temps, la sphère creuse s'élargie.
Ses rapports trompent que pour leur offre nous sommes
Tout s'éloigne de cette noire énergie,

Où son feu qui embrasse le passage disparu,
Est vaincu à travers nos Trous Noirs,
Leur conscience invite toutes les âmes, où nos rues
Se souviennent par l'énorme mémoire.

Dans les Trous Noirs, il n'y a que des cordes sans fin,
Les images en raison de leurs notes.
Par nos treize dimensions s'ouvrent tous les chemins,
La lumière intérieure n'a nulle faute.

Contre les énergies noires, nous crée Absolu,
Sauve nos contradictions et remplace
Le passé restauré. Son futur est son glu
Entre tous nos objets en espace.

ORIGINE DE TOUT NOTRE COSME

L'idée des mondes plus parfaits est préférée par Dieu,
Leurs dix-sept courtes dimensions sont connectées bien mieux
Que trois métriques des maux cosmiques au temps pour être vieux
Et l'on décède dans ce futur sans connexion des lieux.

Car dans cinquante milliards tours d'années, viendra la mort,
Vite se perdront nos molécules, il ne sera nul corps:
Dont les distances entre eux vaincront le sens plus fort
Des Trous Noirs qui se cacheront par nos derniers rapports.

La perfection de leurs parties se trouve dans toutes les sphères,
Nos évidences se pratiquent dans chaque point pour les faire
Cette paix réelle des contredits, tiennent une lumière sans guerres,
Il est possible d'ajourner la fin de l'univers.

Ses Trous Noirs n'ont aucune distance
Entre nos particules fidèles,
Qui ont, à l'ordre, la puissance
De leur donner l'union partielle

Avec ses mondes d'Absolu...
Années, quatorze milliards! Dans
L'une de ces sphères, aviez voulu
Dire l'infini à un mutant

De nul espace. Par aucun temps,
La belle vitesse du haut salut
A fait unir l'ordre présent
Passé pour son prochain non lu.

Nos galaxies sont temporelles,
Elles naissent du minimum. L'enfance
Du diable explosait leur ciel
Aux six milliard d'années, aux chances:

Avant cette explosion des rames pour notre crise d'espace,
L'autre présent n'a nul passé, car il n'a rien qui passe,
Où il n'existe pas danger de l'être qui menace
À l'harmonie, là-bas sa place domine surtout en face.

Alors dix-sept mesures plus dures ont figuré le fond
Plus grand que ce même univers dans son petit neutron...
Ses opposés ne se battent pas, où tous ensembles n'ont
Rien impossible de ce règne à nulle frontière du Bon.

Milliard de fois, les quantités des forces dominaient
Sur notre nombre de matières perdues par leurs années.
À l'intérieur, tous nos atomes sont vides. Ceux-ci sont nés
Sous l'énergie noire de nulle couche qui tente d'éloigner

Ses électrons et nos protons.
Par la faiblesse des formes,
Les galaxies disparaîtront.
L'obscurité énorme

Fera éteindre nos étoiles
Dans le futur. Leur but
Élargira l'abîme spatial
Qui nous approche des chutes,

Où nos gravitations grosses luttent
Que l'unité soit maximale.
Son signe «minus» casse toutes leurs routes
Qui le conduisent à l'un idéal

Que notre astre dorme
Des cinq milliards d'années au trône
De l'homme. Encore, comme l'orme,
Que se grandisse l'humaine personne.

Trois cercles des réincarnations et leurs trois dimensions

Par chaque étoile, continue toute notre vie inorganique
Des créations. Ces sont leurs raisons méta galactiques.
Pour l'intellect éternel, nous tient sa puissance physique
Contre la noire énergie sans visage, d'obscur mal statique.

Par le destin aux élus se donne le pouvoir sur la Terre.
Crée ses ravages à travers l'argent de l'été à l'hiver.
Ses sacrifices sont nos chutes demain, aujourd'hui et hier.
L'empire n'aveugle pas l'un et invite l'autre à l'enfer.

Un homme meurt par Mozart. Où il est sa diversité?
Là, son opposé porte le chagrin de Salieri, luttait
Dans sa prison de la rue. Mais la jalousie sans clarté
A maudit toute l'harmonie et sa propre génialité.

Trois cercles sont. Le premier de mères détermine ses entrailles.
Dieu veut choisir: à quel siècle naisse l'âme, où elle se réveille
Que l'embryon passe toutes leurs hypostases dans son divin sommeil
Pour être le créateur de l'art et non son ombre vieille.

Le tour suivant fait devenir vieux, oblige à décéder,
À son troisième monde voler à travers l'éternité.
Son Paradis nous débarrasse des cultes, pour l'unité
Avec Dieu de tout. Dans l'escalier, vers Absolu montez.

*Éuterpe cohibét néc Polyhýmnia
Lésborúm refugít téndere bárbiton;
quód si mé lyricís vátibus ínseres,
súblimí feriám sídera vértice.*

*(Euterpe, sois résonnée pour moi que Polhymnie
Veuille donner l'harmonie de sa lyre à Lesbos.
Tu m'admetts le poète plus fameux de lyrique,
Mon front très orgueilleux touchera ce ciel feu.) 1*

(Quinte Horace Flacce, fin de l'«Ode à Mécène»)
/20 avant Jésus Christ/

**Poétique des promotions d'infirmité
Des graphomanes qui ont douté
Du vingt et unième siècle mal heurté**

Sans rime, l'un culte des strophes tient
L'absurde... Merde sur ta main...
Avec tes selles, son trou va bien.
Les jette vers le plafond, gardien
Des blancs «poèmes», tes mots sont morts,
Essaie de vaincre leur rapport.

Coupe toutes les rimes par ce couteau,
Tire tes prépuces rosses de nos peaux.
En Amérique, ces «glands» sont gros,
Ouverts toujours pour orientaux.
Sous cette musique, hurle trois notes,
Chante ta gorge rôle d'idiote.

Nous tuions l'union des lignes d'ouvrage.
En bas, les gens ont l'un visage,
Car nos gredins cultivent l'image
Qui castre notre héritage
D'Horace, sa poésie jetée
Laisse, à New-York, sa dignité.

1 - Traduction française d'Alexander Kiriyaitskiy

* * *

Donc, d'un million d'années, a survécu le troglodyte.
Par la nature d'atrocité, dort son esprit d'hybride.
Et en Égypte, les esclaves construisent leurs pyramides,
Pendant ses guerres, le grec pleure aux théâtres des morts vîtes.

Nos religions affirment que l'âme tombe en enfer,
Car elle est née avant les vies de nos prophètes divers,
Il y a beaucoup de temps avant la foi de notre frère.
Nos rois cachent la pitié à tous: limpides des autres ères.

Les muses et leurs génies étaient choisis par Absolu
Leurs points de vue sont vifs toujours. Ils n'ont pas lu
Deux Testaments et le Coran. Aux cultes n'a pas plu
Ce Paradis de Dieu hors traditions et sans leur glu.

Confronte Colomban de leur Luxeuil et l'homme sauvage.
Ne juges jamais des concubines d'Iran pour leur Moyen Âge,
Toutes nos Croyances nous amènent au ciel de leurs filages
Afin de surpasser par chaque idée pour l'être sage.

Vers l'acte sans violence des bienfaits, l'ordre est bon
Qui ne devient jamais plus cher que toutes les vies qui font
Voir Dieu non pour telle révérence, expliquait Platon:
Par le tourment s'excuse la faute pour sa compréhension.

Depuis l'enfance nous croyons en Dieu traditionnel.
À cette sauvagerie, l'obscurité devient fidèle,
Car elle n'a pas senti l'erreur des livres immortels.
Dans l'autre civilisation, l'âme renaîtra sans fiel.

Aux cosme raisonnable, non à seule l'humanité
Décent ce Don pour naître, vivre et se refléter
Dans l'Univers comme ses cellules afin de l'accepter
Au Créateur des mondes, au Paradis Beauté.

*2.23 Palais, oyaseau, par oyaseau deschassé,
Bien tost après le prince parvenu:
Combien qu'hors fleuve ennemi repoussé
Dehors saisi trait d'oyaseau soutenu.*

*(2.23 Au palais, se remplace l'oiseau déchassé,
Tard, bientôt combien d'eau, le prince est parvenu?
En dehors des fleuves, l'ennemi s'est stressé,
Car le trait de l'oiseau est saisi et soutenu.)*

(Nostradamus 1555)

Modifie le Globe Terrestre,
Chère machine du temps, orchestre
Par le vingt troisième
Siècle, sa vitesse énorme
Change et explose les formes
Tous deviennent leurs crèmes.

Au passé, l'action stupide
Bat la vie! Par celle si vide,
L'autre prévision
A quel but? L'espace amène
Aux questions: «Aux âmes humaines,
Dieu donne le grand trône.

Dieu est en dehors des ordres
Du présent. Le temps peut mordre
Les imperfections.
L'homme n'était jamais l'image
D'Absolu. Rompt son voyage,
Toutes ses illusions.

À l'ère chaude Mésozoïque,
L'homme est dans sa fantastique
Digne machine du temps.
Pour manger, tue une mouffette.
Celle-ci ne donne pas ses bêtes
Pour remplir les champs.

Le futur ira par l'autre
Route qui ne sera plus notre
Règne des mammifères.
Les reptiles mangèrent l'ancêtre
Des souris pour ne pas être
L'homme sur notre Terre

Au cerveau des raisonnables,
Que l'oiseau fasse sa plus stable
Civilisation,
Sous le bec est la poitrine,
Leurs croyances sont divines,
Veulent dire à l'homme: «Non!»

Le destin de la nature
Des oiseaux crée sa peinture.
Leur bouche c'est leur bec.
Car l'époque des dinosaures
Ferme nos voyages sans heures
Que mon sang soit sec.

Au passé, notre mesure
Du temps ouvre nos blessures,
Dieu corrige l'histoire,
Cache nos dangereux ouvrages,
Ne laisse pas à l'équipage
De faire ce cauchemar.

*2.28 Le penultième du surnom du prophète
Prendra Diane pour son jour et repos:
Loing vaguera par frénétique tête,
Et délivrant un grand peuple d'impôts.*

*(2.28 Le pénultième surnom du prophète
Prendra Diane pour son jour de repos:
Et loin voguera par la frénétique tête,
En délivrant un grand peuple de l'impôt.)*

(Nostradamus 1555)

Chaque vingt cinq siècles, Dieu crée, // tourne la Drachme en route,
Son invisible moteur // de nos esprits, trouve l'union
Par les niveaux des étoiles... // L'innovation nous écoute,
Celle-ci reflète tous les temps // pour l'infinie rotation.

La subconscience de l'homme // prend les idées de sagesse,
Fait diriger la planète, // par seules les femmes en raison
Qui sauvent la télépathie, // l'ordre des enchanteresses,
Coulent la lumière de la lune // plaine, à la méditation.

Le troisième œil de Dhyâna // donne la frontière, par sa ride,
Entre deux indépendants // de nos conflits... En sanskrit,
La prophétesse l'a prévu // dans les douleurs d'Atlantide.
Pour le futur de nos races, // sa prophétie est décrite.

Nos malheureuses âmes en feu // quittent, en futur, notre Terre,
Nostradamus nous conduit // par les antiques souvenirs.
Et quel destin nous attend? // L'œil de Dhyâna doit se taire,
Dont je démêle son mystère // qu'il ne faut pas revenir.

Sans mal, l'un est l'animal, // l'autre nettoie sa conscience.
Mais tous savent lire les pensées // de tout le monde partout.
Qui a des ailes, perd ses pieds // par leur belle indépendance
Pour séparer ceux tombés // et ceux qui ont le bien doux.

*2.41 La grand' étoille sept jours brûlera,
Nuée fera deux soleils apparoir:
Le gros mastin toute nuit hurlera,
Quand grand pontife changera de terroir.*

*(2.41 Pendant sept jours, la grande étoile brûlera,
Car son nuage obligera deux soleils à apparaître
Toutes les nuits, le gros chien hurlera,
Le grand pontife changera la terre pour naître)*

(Nostradamus 1555)

La flamme orageuse des comètes brûlera l'atmosphère,
Les villes tomberont, l'homme habitera sous leur terre.
En raison de l'air chaud, un chien hurlera sous les murs.
Leurs grottes sauveront la vie à travers les sous-sols obscurs.

L'attaque des météores ouvrira leur nouveau siècle dur,
Alors que deux soleils couvriront l'enfer par nos blessures.
Les individus choisiront les élites en mystère
Avec un prophète pour sauver, par nos âmes, leur lumière.

Titan de Saturne deviendra le but des navires
Spatiaux, ses robots tenteront de construire
L'énorme station pour faire là, par le méthane, l'oxygène.
Mais la coupole ne défendra plus nos maisons humaines.

Et l'être devra habiter dans leurs villes souterraines,
Où, comme le loup, criera un chien sous les antennes
Sans vie. Son urne paraîtra une prison pour souffrir.
Nos rêves ne seront que le ciel, comme le cosmos de Sir.

*2.62 Mabus (1) puis tost alors mourra, viendra, 1 (en miroir - sudaM)
De gens et beste une horrible défete
Puis tout à coup la vengeance on verra,
Cent, main, soit, faim, quand courra la comète.*

*(2.62 Alors que Saddam mourra plus tôt, viendra
Une défaite horrible des gens et des bêtes:
Puis, tout à coup, la vengeance, on verra,
Que cent mains aient faim, lorsque courra la comète.)*

(Nostradamus 1555)

Nostredame décrit // l'aujourd'hui sévère,
Où ce siècle a // soif des autres guerres.
Dans les pays sauvages, // passe leur l'Âge de Pierre,
L'art de chimères.

L'occident a peur // de leur haine profonde.
Qui a faim d'argent, // unira ses ondes
Contre l'industrie // de nos vies secondes,
Par tout ce monde.

Manque l'or droit sur // leur reconnaissance,
Nulle consécration // des perdus sans chance
Idéalise Saddam // en l'Europe, en transe,
Sans indulgence.

Tous voient la raison // d'être, pour laquelle,
Son Coran formule // quelle croyance belle
De l'âme rejetée! // Naît tel vite modèle
Des morts fidèles!!!

Nos Diplômes d'Europe // nous annulent Leurs Titres,
Sont comme mes carnets // de libre arbitre,
Leur mafia oblige // à faire leurs pupitres,
Rompt sous ses vitres.

Que nos Masters Deux // de toutes vos Sorbonne
Distribuent, partout, // les réclames mignonnes
Sous la pluie sans fin, // l'esclavage pomponne
Quelles richesses bonnes!

Et nos professeurs // portent la réclame,
Ne sont pas entrés // dans le gris programme
Des États Unis. // Qui oublie leurs drames,
Aide à Saddam, et

Coule les lacs salés // très froids dans nos bottes,
Lorsque je me traîne, // où les buts pilotent.
Mon corps se mouille pour // la réclame idiote:
«Goût de biscottes».

De l'aube à la nuit // doit tomber l'averse.
Mais la Vie trempée // se vend aux commerces,
Où nos larmes chaudes // ont leurs causes diverses,
Aux vents se versent.

Les douleurs s'abaissent. // Sur ses pierres dures,
Tu ne chemines plus... // Tirent plusieurs piqûres.
Aux gazons, l'on voit // l'herbe douce. Ses cures
Sont moins obscures.

Devenons misères! // Les revues pesantes,
Dans les «publie-sacs» // noirs nous alimentent,
L'escalier amène // aux Riches qui nous mentent,
Montrent leurs plantes.

Sous Leur porte est // une chaise en plastique,
Ce miracle jette // le plaisir cosmique
Aux esclaves mouillés... // Le chauffeur panique:
«Levez vos cliques!»

Donne nos yeux aux pieds! // Nos passions reviennent.
Deux genoux calculent // chaque coup de mes veines.
Apparaît Saddam, // où retiennent leurs chaînes,
Sonnent nos sirènes.

Nostradame prédit // les effervescences
Du temps relatif. // L'homme sans expérience
Ne doit pas savoir // toutes ses providences
Comme leur absence.

*2. 75 La voix ouye de l'impolit oiseau
Sur le canon de respiral étage
Si haut viendra du froment le boisseau,
Que l'homme d'homme sera Antropophage.*

*(2. 75 Entend la voix de l'impoli oiseau
Sur le canon, où respire chaque étage:
Car le froment haut viendra du boisseau,
L'homme mangera l'homme en Anthropophage.)*

(Nostradamus 1555)

La forêt infinie voit le champ de froment,
Le bonheur du miracle en rage,
La couleur des épis vous éduque un enfant
Qui respire, dans le ciel, par chaque âge.

Les tentures transformèrent son plancher de l'enfance,
Dans l'image du jaune adolescent,
Son chemin s'attira, par sa reconnaissance,
À l'heure de l'espionnage et descend

Au jeune homme qui écoute ses chanteurs populaires.
Dans chaque mal, dort l'abîme des ordures.
Mais l'absence de Muse a les voix de chimère,
Se soulève par plusieurs aventures.

Par-dessus des fenêtres volaient les corbeaux,
Sur l'appui s'est assis l'un des freux.
Celui-ci interdit de donner un verre d'eau
Aux derniers, qu'ils soient morts malheureux.

Au Monarque au trône toute la Terre se soumet,
Tous les autres hommes sont les zéros.
Sans lumière, sa couronne saura être charmée
À travers nombreux ordres très gros.

Il prendra le pouvoir sur beaucoup de pays
Dans nos ans liés à la liberté,
Brûlera ses amis à l'époque de leur nuit,
Notre être devra s'abonder.

*2.81 Par feu du ciel la cité presque aduste,
L'urne menace encore Ceucalion,
Vixée Sardaigna par la Punique fuste,
Après que Libra prend son Phaëton.*

*(2.81 Par le feu du ciel, la cité se brûle, car saigne
L'urne qui menace, encore, Deucalion,
Par sa Punique des Vaisseaux, est en Sardaigne,
Plus tard, leur Balance prend son Phaéton.)*

(Nostradamus 1555)

Mais trois mille ans passeront et sept cent quatre-vingt-dix sept
De la naissance de Christ, leurs météores brûleront la tête
De la plastique ville en gomme. Sa coupole, sous la Terre sans bête,
Ne défend plus du soleil mais chasse l'homme des sous-sols au front

Contre le fleuve en métal et à l'Ordre de Deucalion.
L'Art des croyances dira pourquoi s'est explosé Phaéton
Entre le Mars et le fluide Jupiter pour donner la chance
Aux mammifères de faire l'homme à la constellation Balance.

Notre élu montrera ses étoiles des Gémeaux, l'urgence
Aux raisonnables perdus leur patrie et leur rêve dernier
Qui attendra l'aide des constellations du Cancer, est lié
À l'illusion sur la Terre, car cette vie est trop éloignée.

L'air sans coupole rompue nous enverra les rayons des nuits,
Les mutations génétiques aimeront sa sociale hernie,
Refuseront le prophète au pouvoir du menteur fourni.
Et soutiendront leur tyran qui voudra voler au Saturne.

La Providence prédit le destin de son être diurne
Sur le Titan, où ce culte devra tomber dans son urne,
Lorsque la constellation de Balance brûlait le Phaéon pour nous,
Dieu a prévu que, parfois, l'homme devait être à genoux.

L'imperfection des pécheurs tomberait avec l'ordre mou,
Si nos stupides jetaient cette prophétie, par les animaux
Dans l'atmosphère du Saturne. La constellation Gémeaux,
Fait la lecture des pensées provoquer nombreuses guerres sans mot.

*2. 91 Soleil levant un grand feu l'on verra
Bruit et clarté vers Aquilon tendant:
Dedans le rond mort et cris l'on orra
Par glaive, feu, faim, mort et attendant.*

*(2. 91 Le soleil qui lève un grand feu, l'on verra
Le bruit et la clarté vers Aquilon tendent:
Dans le rond mort et les cris l'on aura
Par leur glaive, feu, faim et mort ils attendent.)*

(Nostradamus 1555)

Vers l'incendie dernier, les ventres
De nos vaisseaux cosmiques veulent prendre
Nos plantes et nos animaux.
L'invite Saturne au Titan,

Fait une station, car sait comprendre
L'homme qui décrit, par les forts mots,
Qu'il a sauvé tous les rameaux
De notre vie chère qui l'attend.

La Terre cache ses bateaux étant
Dans une trémie qui est l'armoire
Sous une montagne. Partout, sans gloire,
Sous ces feux morts il n'y a nul ciel.

Sa lave détruit l'esprit rompu.
Mais nous supprime toutes les mémoires.
L'espoir, comme le passé partiel,
S'oublie sous notre poids mutuel.

Mais les cerveaux perdirent leurs rues
Derrière nos dos. Le mal a pu
Dicter le culte d'une personne.
Et sa télépathie couronne

Le règne qui semble absolu.
Dans ces vaisseaux, leurs gens quittaient
La Terre brûlée. Et par le trône,
Toutes les pensées humaines sont lues

Et la fusée vole dans leur flux!
Mais, à genoux, l'humanité
Aveugle ne peut plus goûter
Notre beauté d'indépendance.

Il est Dieu, notre Providence.
L'homme imparfait endure son tort
Du temps bref de la dictature.
Mais le Titan cesse son échéance.

Ce grand voyage finit, la mort
Arrive au dictateur, son corps
Descend dans l'atmosphère du pur
Géant Saturne en dehors
De leurs souffrances, hors des murs.

*2. 95 Les lieux peuplez seront inhabitables,
Pour chans avoir grande division:
Règnes livrez à prudens incapables,
Lors les grands frères mort et dissention.*

*(2. 95 Les lieux peuplés seront inhabitables,
Pour chanter leur grande division:
Livre les Règnes aux prudences incapables,
Mort des grands frères par la dissension.)*

(Nostradamus 1555)

L'âme de vie prolonge l'être, fait changer l'air d'atmosphère
Du Titan... Saturne crée l'homme qui a laissé la Terre!
Les nouveaux concepts nous montrent la station particulière,
Où dans le passé, sans diable les Atlantes s'en sauvèrent.

Le cerveau de cette planète envoie vite, aux cellules en fluide,
La mémoire et la conscience du dernier prophète... Nous guide
Vers l'ère qui nous débarrasse de chaque émotion hybride
D'animal. Sans mal, nos sciences des hommes et nos arts sont vides.

Les individus s'unissent dans leur claire macro intellect
Qui n'a pas besoin des prix comme des punitions d'affect...
Sans raison, l'autre plupart a peur et veut tuer tous ses mecs
De la pure télépathie, prévision antique des grecs.

Et Saturne raisonnable, croit que son homme animal
Ne vit pas sans ennemi, car son but n'est pas sans mal.
Il prie Dieu que Jupiter ne nous ferme pas l'étoile,
Pour l'obscur Titan afin de nous voler, où Dieu dévoile.

Tous lisent les pensées des autres et transforment leur acteur
Dans ce sacrifice de torts responsable de l'erreur.
Dont ses funérailles déversent le pardon par les rêveurs
Qui brûlent le pouvoir du trône et cessent d'être les pécheurs.

Cette nouvelle lumière sépare dure les gens purs et leurs sauvages,
Que pendant certaines années, le Titan fasse le passage
Des hommes de conflits aux Êtres Raisonables sans ombrage,
Aux constellations de l'autre galaxie, fixe leur voyage.

Les hommes modifient leur monde intérieur pour faire l'union,
L'harmonie prend l'Univers galactique dans les chaînons,
Absolu permet aux âmes de sentir les prévisions
Et sa providence brame que, de Dieu, nous l'obtenions.

**Sur l'aiguille,
une famille dure brille
et le loup se grille
pour ses propres filles:**

L'ordre des gens,
Est le vent.
L'œil du chasseur, fasse le grand
Assassinat en gardant
L'Être des morts utiles!

Quand les montagnes
Voient le temps
Qui tirent nos loups? Notre sang
Est sur leur neige. Et l'homme gagne
À tuer par ce gris style.

L'air laisse ma trace
Aux chiens grâce
À mon odeur... Que l'homme chasse
Sur moi, quitter cet espace
Dans l'âme sans corps débile.

L'hélicoptère
De chimères,
Me persécute sur ma terre!
Sauve tous nos fils en guerre
Du sacrifice, en fil!

Rapidité
Non voûtée,
Ne permet pas de noter
L'Être sans vie enchantée
Par ma famille sous l'île.

Dans le terrier,
Vous pourriez
Vivre cachés du mûrier,
Vous rappelez le dernier
De ce bonheur fragile.

Balle en fer digne,
M'assassine!
Pour le futur de vos mines
Trop nourrissantes sans vignes
Comme sans malheur en mille.

Que ma lignée
Des poignées,
Dans un printemps, soit régnée.
Mes louveteaux sont soignés
Par leurs enfants gentils.

Sur ce sommet
Animé
De nos montagnes abîmées,
Ne bravez pas d'en aimer
La jalousie hostile.

Pénal du mal

Qui a Fortune, ce feu d'amour,
Son bon est la bougie en jour...
En vain, nous attendons ta cour,...
Muse, tu nous donnes
Tes souches de Rome – en Grèce... Ton mur
Contre l'icône.

Tes reconnus rédigent: «Dormait
Mon chat aux pieds» et n'ont jamais
Écrit pendant leurs vies... Aimez
L'ordre en gloire.
Ce culte naît. Mais fait charmer
Nos goûts non rares.

Chaque tradition est l'intestin
Qui, comme son fleuve, boit les destins,
Mais bat, pour nos malheurs, ses chiens,
Mes strophes en fête.
Car ta reconnaissance tient
L'or de comète!

L'ivrogne ne veut jamais le thé.
Il interdit de répéter
L'art romantique de la beauté:
Tinte quel cuivre!
Lutte contre son éternité
Pour ne pas vivre.

Léon Trois coule ce sang. Byzance,
Tu tues nos frères par ta puissance,
Dont tu es contre la balance
Entre les peintres.
Gouvernement! repousse l'urgence,
L'arbre pour teindre.

Tes ennemis deviennent les gendres
De l'empereur qui perd ses tendres
Cortèges. Les Turques peuvent te rendre
Les dates précises?!
Partout, l'islam fera s'entendre
Dans tes églises.

Ce populaire te fait fermer
Chaque homme ouvert, il y a l'armée
Que nos consécration brimées
Cachent l'aire absence
De sa «robe» bien illuminée
Par l'indulgence!

L'Aime chaque roi russe, caméléon,
Pour GorbatchOv, embrasse le trône,
Il y a le Règne, nous lui jetons
Quelles fleurs aux jambes!
Sans ce pouvoir, détruit son don,
Chasse de sa rampe.

Figure que Christ n'est pas comme Dieu,
Se bouche le nez, méprisent nos yeux:
Lisent chaque blessure dans ses cheveux.
 Cette sueur répugne?
Son sang nous semble contagieux
 Sous ses loques brunes.

L'esclave, battu par ses gardiens,
soulève deux planches grosses, en vain,
Crée sa nausée de voir leur bien.
 Crève, tu nous guide
Cloué aux bois, as soif du grain
 Dans nos cœurs vides.

Que Christ avale le fiel vinaigre,
Sa bouche brûlée t'approche du Maigre
Prophète Divin, sa mort intègre
 L'être de frère:
En Absolu, pour son allègre
 Fils sur la Terre.

Sur la Croix merde Ce Piteux,
Et sa puanteur nous sauve du feu,
Que sa Rome crie: «Ne touche pas mieux
 L'Aile Croix, impie!»
Tels excusés deviennent quels preux
 Par leur graphie.

Si l'on pensait encore comme hier:
«Christ ne sauve plus l'âme de l'enfer!»
L'on enverrait à Dieu les vers
 Plaints des offenses:
«Ta Croix-Peine est bonne en hiver
 Sans tes défenses!!!»

Rappelle nos dissidents misères
Qui sont montés pendant la guerre
Froide, y lisaient en pires manières
 Leurs chants aux bêtes.
Pour ce ventage, s'intitulèrent
 Nos grands poètes.

Brille, en reconnaissance, l'orgueil
Qui n'était pas permis au seuil,
Car ne pouvait plus croire qu'on veuille
Voir ses poèmes
Laurés par la couronne des feuilles
Des Âmes Suprêmes.

Saut du vers nuage

Chaque ergot
Rompt les liages
De son gros
Esclavage,
Les cadeaux
Du courage
Vont au beau
Vers, Moyen Âge,
Ton grand mot
Trouve nos sages
Âmes... Il faut
Lire ses pages.
Nos oiseaux
Quittent leurs cages,
Nagent sur l'eau
Des images,
Pour nos dos,
Sans chômage.

DEUX VISAGES

Appréciez l'espoir du cœur
Et la rouge couleur des fleurs
Qui conduisent vers le bonheur
Par nos consciences,
Reflétez deux roses, penseur,
Et l'aire des Croyances.

L'Univers crée nos pensées,
Animez leurs rimes passées,
À l'humanité dansée
Donne l'abîme des chances,
Et l'histoire fait renforcer
Notre route immense.

Stábat máter dólórosa
Jacopóne da Tódi

Le *statut de «réfugié»*
Présuppose nos étrangers
Qui coupent leurs chrétiens âgés
 Dans les guerres civiles.

Nos esclaves européens
S'abaissèrent aux gales de chiens,
Ils grattèrent la peau, pour rien,
 Par cette vie tranquille.

L'on enchantera chaque mot
Des persécutés «normaux»
Qu'ils soient forts par quels trumeaux
 Des beautés habiles!

Qui n'était jamais malade,
Lave vos culs pour tous ses grades,
Il n'est pas le camarade
 Des stupides de Nil.

Seules ces bêtes reçoivent l'argent,
Comme vos supérieurs des gens,
Elles obtiennent l'or, en bougeant
 Par leurs pipes si viles.

Camp de nos concentrations,
Tu as, pour une expression
De la civilisation,
 Ton futur péril.

La raison s'est déchirée.
À genoux, l'âme perd son gré.
De l'asile, elle apparait
 Comme un bon Acheteur

De NombreuX JugeS qui t'ont dit
Que les cieus soient interdits,
Que vivent leurs drogués bandits
 Comme leur Grand Voleur!

Car l'Europe est leur rencontre
Comme le cul qui nous démontre
Que ces vers seront gluants contre
 L'ombre du bonheur.

La Russie les intitule
Ses Dieux, mais ceux-ci la brûlent
L'ordre bat, comme les crapules,
L'infinie douleur.

Les vieux sont dans le marasme,
L'on les lave par l'enthousiasme
Des savants russes, car l'orgasme
Pisse sur leurs MeilleurS.

Reconnus sont les tchéchènes
Qui voient, en Russie, l'arène
Des batailles, où nous amènent
Aux antiques vendeurs

Des esclaves... Les autres peuvent
Endormir parmi les fleuves
Dans la rue pour les épreuves
De vos Droits de l'Homme,

Où se cache la Cour énorme.
Sa réponse a telle forme:
Attendez-moi sous vos ormes,
Tous conduisent à Rome.

Votre illusion vient vide.
Sous celle, souffre l'invalidé.
Par le front, il a quelles rides:
«L'âme n'est pas en gomme!»

Qui tuait tous ses fascistes,
Est, par cette Cour, dans la liste
Des tirants, comme l'extrémiste,
En enfer, nous sommes,

Murmurez par ses bleues lèvres:
«Ce vieux perd la vue, en fièvre
Pleure, en fou malade énerve,
Il cherchait sa pomme.»

Qui passait cette vie très pure,
N'est pas liée à la piqûre
Des drogués, car sa blessure
A plusieurs diplômes.

Mais vous plaisent seuls les mensonges,
Car, par eux, vos pouvoirs prolongent
À manipuler nos Songes,
L'Être à genoux.

Leurs robots règnent sur la France,
Car séparent, sans différence,
L'eau de leur Reconnaissance
Et la Mort pour nous.

L'Univers n'a rien et grève
Mais sa déception est brève,
Tous les êtres ont leur rêve,
La lumière des trous.

Dans l'obscurité sans chance,
Ce feu a la voix d'enfance,
Lorsque l'autre vie commence,
Dieu se trouve partout:

«Stábat máter dólórósa
Júxta crúcem lácrimósa»
Víta brévis ést, curiósa,
Práti frigidú

Mère, tu as la douloureuse
Larme, ta croix amoureuse,
Donne la vie brève et curieuse
Le vent froid est doux.

ESPOIR

*Jam satis terris // nivis atque dirae
grandinis misit // Pater et rubente
dextera sacras // jaculatus arces
terrui Urbem,...*

*(Pour la terre en grêles, // neige, tu es funeste,
Zeus régnait longtemps, // par sa main ardente,
dont il fulgurait // l'aire des rues célestes,
aux sols, la crainte,...)*

(Quinte Horace Flacce)

Mon espoir rappelle, // par la voix d'Horace,
Nicolas de Cues. // Sa richesse embrasse
La philosophie // médiévale. Quelle trace
C'est la lumière.

L'Aréopagite // voit le ciel. Sa terre
Le conduit vers Dieu // grâce à chaque prière
Qui unie les mots. // Et leur but commence
Notre silence.

A travers l'esprit, // se réveille quelle chance
D'élever mes yeux // vers leur expérience
Pour l'humanité. // «Docte Ignorance»,
M'ouvre l'audience

Du Beau Doctorat // à travers l'histoire.
Renaissance, tu // vas des hauts armoires,
Où je suis ravi // par les sages mémoires...
Oh Globe Terrestre,

Cesse de diriger // ce cosmos d'orchestre,
La médiocrité // n'a aucune palestres
De la même façon // dont n'a ni un centre
Ni tête, ni ventre.

C'est l'inquisition // qui a peur du chantre,
N'aime aucune beauté, // et promet mais ment_trop
Que tout l'Univers // est le sien qu'il entre
Dans l'être tendre.

HAUTE RECONNAISSANCE

Je vous désire le grand bonheur,
Je ne dois pas ouvrir mon cœur,
Mais je raconte mes douleurs
Pour votre terre.

La poésie contemporaine
N'aime pas les rimes, alors qu'elle règne
Car ses chanteurs heureux amènent
L'âme à la guerre

Avec les idéaux rompus,
Ma lettre a perdu leur but...
Après du mal, je n'ai rien pu
Savoir et faire.

L'on cracherait sur la beauté,
Si cette dernière avait goûtée
Mes coups par leur éternité.
Reconnaissance,

Tu es plus chère que les talents,
Sans toi, plus vite devient plus lent,
Son diable noir tue l'ange blanc,
Par ses puissances.

Il n'y a que seuls leurs gris menteurs,
L'art reconnu tient le moteur
De toute la vie, et la belle fleur
N'a aucune chance.

Alexander Kiriya'skiy

Poesia in italiano

O Fiume grigio fra le dimenticanze

Splendenti per i tetri secoli-stanze:
Mistìrion ksènos orò ke paràdzoson
Guardaj il mistero diverso imperscrutabile.
In Roma allora gli ordini morti son.
Brillò Don Aràtor dal verbo del sacro spiegabile.

Perché criticò ieri la chiara Cronica storica
«De actibus Apostolorum», che è il fiore di lui?
...E leggeva «Degli Apostoli» sulla retorica
Il Barbaro Lupo che n'era l'ascoltatore, costui.

L'allievo d'Ennodio tendeva, nel cuore, Virgilio,
A Costantinopoli l'ambasciatore cattolico
Stendeva la Bibbia per la santità sull'idillio;
L'immagine accecherà dall'essere apostolico.

Ai pazzi tramonti? O alle leggende eroiche
Lucrezio Caro sarai l'eresia del genio?
Le Muse divennero le secche mummie diaboliche,
Così suscita il racconto del Santo Regno.

Le stelle poetiche, smorte già senza Orazio,
Le coppie di Costantinopoli dal desiderio
Vi fanno condurre le navi su - dallo stazzo
Del male perché esse placano dai canti veri o

Dai simboli dell'Universo Supremo cantabile.
La busca alterna i tempi del sogno specifico,
La nuova speranza, ovunque, sarà penetrabile,
Il cibo del folle o dell'intelletto magnifico.

La Russia selvaggia verrà alla stessa tragedia,
Tradita il lume dei suoi poeti, dimentica
Le eredità bizantine con la Regia Media
E la comprensione dell'antichità autentica.

Carrozze del Santo Dionigi, chiudete lo spazio,
Il vario appello di Nonno d'Egitto vi copia
Il carcere della bruttura fiabesca, palazzo
Tesoro dei poveri e conoscenza doppia.

Se l' oscurità e la luce - al Globo l'arte son,
Ognuno all'uomo è la perfezione probabile,
Nel settimo secolo quando la vita era il suon
Cantò da Maiuma Cosma a noi incommensurabile:

Splendenti negli scuri secoli-stanze,
Mistìrion ksénos orò ke paràdzoson
Guardaj il mistero diverso imperscrutabile.

* * *

*1.48 Vingt ans du regne de la Lune passez,
Septs mil ans autre tiendra sa monarchie:
Quand le Soleil prendra ses jours lassez;
Lors accomplit et mine ma prophitie.*

*1.48 Venti anni del regno della Luna passate,
Settemila son, poi un altro tenderà la monarchia:
Quando il Sole prenderà i giorni - lasciate;
Allora compie e finisce la mia profezia.*

(Nostradamus)

Non sostitùì // Crono dei pagani -
Dalla furia già // breve i sovrani
Scopi. Sono i // simboli umani,
Se il Saturno

Ci inviterà // con il nuovo turno
Che l'umanità // faccia introdurr: "NO!"
Ai concetti del // «MALE» dei cervelli,
Dagli anelli

Quando bruciano // gli azzurri cieli;
Dopo mille sei // cento anni l'Era
Fa abbandonar, // senza atmosfera,
La calda Terra.

Fin del settimo // secolo del quarto,
Quel millennio, sei // l'ultimo infarto
Del pianeta che // subito fa parte
Del grosso sole.

Ma l'umanità // scopre e duole
Con la verità, // che non si vuole
Nella civiltà // all'interno degli
Alti anelli

Dove la città // dei racconti belli
Dei telepati // legge i pensieri
Per legare ai // grandi desideri
Non come ieri

Ed intendere // gli stellati segni
Settemila: e // dopo tre millenni
Il Saturno fa // costruir i Digni
Esseri-Sfere

Senza sessi per// mai mangiar, mai bere
E trovare nel // cosmo altre Terre
Che nel Cancro son // forse nei Gemelli
Tra molte stelle.

Per lasciare i // magici anelli
Del Saturno che // cessa la canzone,
Cancro ne sarà // la costellazione-
Animazione.

SILLABA DALLA MATTINA DEL XXI SECOLO

1

Sotto la musica classica, sotto il cielo di costellazioni
Io rivolgo lo sguardo alla mia stella per molte questioni:
Come nasceva il mondo creandosi tramite le trasformazioni?
so che il destino di noi è conflitto delle relazioni.

L'occhio ci fa concepire, fermandoci, un non umano pensiero,
Dalla lontana infanzia ricordo il meraviglioso mistero,
Forse gli astri raccontano agli audaci di quello che era,
Per far capire gli scopi del Più e del meno nel cosmo severo.

Mi figurai una nave dei cosmici, non della terra abitanti.
Chiaro splendeva nei nuovi colori fisici sempre viaggianti,
Essa si avvicinava alle incoscienze di schiavi ignoranti,
E non sapremo che aspetterà molte anime immaginanti

Ove la sfera così mi spiegava scendendo la nostra ventura
Ma senza suoni, temeva uccidere me mediante la mia lettura
Dei musicali pensieri venuti da Musa far qualche misura
Dalle visioni astratte che son di ciascuno in sé l'apertura.

Fece capire che leggo l'idea di lui. E il suo antenato
Ha prima, più di quattordici mila di anni fa, abbandonato
La biosfera del nostro pianeta; benché da sé era dannato
All'interiore del globo terrestre che odia il suo fatto.

Ma ottenendo d'esser indipendenti dal bene e dal male!
Se sulla terra restavano, — si trasformavano nell'animale —
Senza un grande ostacolo che catturasse poi il materiale:
Solo mediante i tempi distinti è il cambiamento mentale.

La mutazione genetica dei genitori li fece mutanti
Che lasciarono solo i simboli questi figli degli atlanti,
Come nel sogno, tra essi gli esseri nei paragoni giganti
Nello sviluppo son tramite molti passaggi a noi non somiglianti.

Gira la luce, permette di fare la concettuale pittura.
Quel ragionevole sa che il libro che rifletterebbe l'altura
Va alla dimenticanza del secolo cieco che è la sventura
Di sconosciuti perché non hanno bisogno della loro figura.

Come dall'occhio, vedevo dei mondi la nascita nell' esplosione;
L'essere senza parole parlò: «Come puoi, tramite la ragione —
Le metamorfosi porre in versi diversi, la composizione
Va dalla sillaba greca, tu canta del visto in questa canzone».

DELLA CREAZIONE UNIVERSALE

2

Fuori meno e Più fece Dio i segni
Immesurabili; sono i mondi degni.
Prima non generò due contraddizioni
Per le velocità non creò dimensioni.

Nulla venti miliardi di anni fa era
Spazi e tempi con luci di qualche sfera.
E quel non riuscì a volar e girare
Senza distanza né punto elementare.

Assoluto accese la forza che pare,
Fa l'opposto a lui che vuole regnare!
Fuori di quello non verrà confermato
Alla divinità, solo l'antibeato.

Nacque da un neutrino un antineutrino
Per influire sul contraddetto cammino;
Alle lotte volar fecero molti spazi,
Poi distruggere e generare le grazie.

Si incontrino la luce con l'antiluca,
Alle conformità l'energia conduce.
Dio fa scoprire undici dimensioni
Con l'eternità dalle annichilazioni.

Dai principi se i quark già nascono verso
I neutroni, le copie dell'Universo.
Lì il tempo sarà più veloce di quanto
Siano più brevi del Neutrone-Gigante.

Separò il meno i sistemi di stelle
Nei pianeti sino agli atomi nelle
Pro galassie che colmano i neutroni
Che faranno e fecero le condizioni

Della fisica che sempre è relativa;
Dio, con essa la logica, costruiva
Per salire all'Unione nuova di Tutto,
Allo scopo infinito di Assoluto.

3

Son due zone che fan i segni contraddetti
Che la totalità costruisca gli effetti,
L'inferno vi compone gli elettroni.
Dio crea, agli atomi, i protoni.

Per i neutroni lottano le contraddizioni.
Già nascono così le materializzazioni,
In cui si generavano i concetti
Ad unire e distruggere gli oggetti.

Appare un diritto, tra due, fra le guerre
E una forza entra nelle neutrali sfere.
Può partecipare la contraddetta
Subito e dopo nel gioco che progetta

L'infinità ... e fa la sostanza imperfetta,
I primi atomi, dall'idrogeno la getta
Da cui vince al fine il potere:
All'interno l'energia forte — tenere.

Ai punti aspirava l'Universo,
Il Don partì dal caos nucleare;
La densità fa la grandezza verso
Dal caldo — colmare

Mediante molti centri per le stelle;
L'oscurità raffredda tutto fuori
Dai nuclei più meravigliosi delle
Galassie, fiori.

La polver va attorno agli astri,
Ma stringe i rotondi corpi fissi,
Si allontanano i suoli guasti
Dai chiari abissi,

Dai gialli astri medi, dai giganti,
Dai caldi blu, dai grossi rossi freddi,
Non ogni stella manderà avanti
Futuri pianeti.

4

Dio invia, alle stelle,
La mente termonucleare tra le nascite interne
Per aprir, alle sorelle,
Le armoniose magie non eterne

E tenere, con i plasmi,
L'alterità in Materia Nera, i cosmici progetti.
Vi conduce, dai fantasmi,
Le galassie agli intelletti.

Se dai tempi dei concetti
Gli astri fanno i destini per le pure vibrazioni,
Scelgono i più perfetti
Per star fra due segni, invasioni.

I pensieri dei pianeti
Ci guadagneranno i consci che non erano che niente
Per produrre gli effetti
Dal cresciuto fisico corrente.

Lì l'ambiente rigoroso
Formerà, dalle parti più elementari, il consiglio
Delle stelle generoso
Ed educherà ogni macro figlio.

C'è la vita differente,
Il non organico dominio ha i corporei severi
Organismi o, sovente,
I nostri vivi abitanti veri.

Sui pianeti più giganti
La coscienza costruiva le grosse cellule totali
Matematiche varianti.
Proibiranno molti spazi già uguali.

Soprattutto il Più regna
Fra i frutti ragionevoli, per il passo iniziale
Dove l'energia degna
Fa l'Universo, ordine neutrale.

5

All'epoca di caos nucleare
Potente Dio ha l'elementare
Molecola facendo generare
Quell'embrionale

Inizio che, dal nostro astro, sale
Ed era più grandioso alla valle.
Di prima ha creato le comete,
Non i pianeti

Lontani per difendere concetti.
La nuvola Aorta, alla gente,
Da molte pietre, gira quell'ambiente
Più differente.

E le meteore per i tempi rossi
Si fanno le cinture ai più grossi:
Nettuno con Urano scrupolosi
Aprono l'era

Ai piccoli pianeti come Terra
Miliardi tre di anni fa, la vera
Ripetizione era di quel nato
Scelto all'atto

Per trasformar nell'acqua il mandato
Ossigeno che dalla Grande Orsa
Fornì l'enigma della vita scorsa,
L'agile morsa.

E dopo anni, quelli son miliardi,
Saturno congelò i primi dardi
Dalle comete infinite. In ritardi
Vincola Giove.

È lì Fetonte del futuro ove
Si generarono le forme nuove
Di ciò che non sviluppa mai girone
Dell'embrione.

Dapprima Marte cominciò l'unione
Di Terra e di Venere. Da presso
Mercurio poi ancora va dal nesso
All'astro stesso.

6

Sette comparvero — da undici dimensioni globali,
Il Più sta sopra il meno diverso.
Ma trasformarsi non possono in forme concettuali
Molti messaggi scientifici verso

Gli altri mondi che son al di fuori di tutti i tempi...
O senza velocità e distanze,
Oserò scrivere le Metamorfosi con gli esempi
Degli antichi poeti o anzi,

Con i concetti d'astronomi contemporanei e provo
A disegnare i giovani astri.
Le vibrazioni di ogni futuro pianeta, di nuovo,
Separeranno le leggi... Contrasti

Non sono mega galassie e ove rapì, all'uopo,
L'ordine di qualche altro pianeta —
Al fatto che si ripeta nessuna orbita uovo,
L'infinità è con Dio perfetta.

Se si potesse già immaginare né diversità lì
E concezione dei tempi spaziali:
Ciò che da noi si misura, avrà nessun senso reale
In ogni altro sistema astrale.

Quattro miliardi di anni fa dal ritmo della blu Terra
Alla galassia centrica era
Ciò che bollì, fu dal magma, o sorsi dei nostri pianeti,
Dal sole tra tutti gli intelletti

L'ultimo fece volare e primo Mercurio. E dopo
Venere — Terra con Marte, lo scopo
Del successivo gigante, da noi nominato Fetonte,
Fu con la forza divina la fonte

Della biologica vita, per noi aspettava la morte.
Giove più piccolo e meno forte
Desiderava copiarlo. Là poi l'ubbidiente Saturno
Continuò il gerarchico turno

Ma prevedeva l'abbraccia, la tragica vera scadenza.
La sottoposero in precedenza.
Sotuisce Nettuno il posto d'Urano. Fu senza
Fine il Globo di ghiacci partenza.

7

Dio forma i // mondi materiali
Dagli atomi // sino ai supremi
Intelletti che // son per l'infinita
Chiara memoria.

Sviluppandosi // forse da un seme
Non organico, // nascerà il gioco
Degli esseri // vivi per le forme
Di cosmo varie.

Ma gli atomi // son da due segni,
O contrarietà, // ci fai, dall'enorme
Nesso, scegliere // gli itinerari
E li consegna

Ai neutroni dei // generosi menti...
Le galassie son // polveri stellati:
Dio li guardò // nei meravigliosi
Ammassamenti,

Il cui coro ha // tutto il creato
Senza fine... Ma // dagli armoniosi
Ragionevoli // corpi — invieranno
Alle unioni

Che nei plasmi stan... // Alle sfere scure
Negli astri e // sui pianeti danno,
Al futuro, le // civiltà
Di creature.

Quanto passa la // luce? Son miliardi
D(i) anni, — tanto il // vacuo ai colmati
Ne sarà poi con // le sopra ragioni
Esercitate.

Che acquistino // un comune fiato
Non biologico. // Le generazioni
Son le fiamme dai // nuclei — ai destini
Nell'atmosfera.

La divinità // con la mano guida,
Fa le cellule // d'energia fino
Al miracolo // della prima vera
Magica vita.

8

Cinque miliardi di anni fa per il sistema solare
Non fu la Terra il primo pianeta che fa generare,
Come la madre, le cellule. La non organica mente
Di quel gigante gli crea la vita del cosmo sapiente

Nell'atmosfera che era il vivo pensiero potente
Fino al nucleo. Si animava l'interna corrente,
Da cui le capsule con i messaggi vorranno viaggiare
Verso gli altri che nascono le nuove forme già care

Per regalare le menti diverse ai consci di notte.
E giallo Giove con Marte diventano le sfere non vuote.
Fu, allo scopo di tutti i corpi di Dio, l'uguale
Forza che oggi chiamiamo Fetonte del ruolo astrale

Nelle immagini. Non si riflette che era reale.
E si compara nessun sulla Terra con lui, è l'ideale
Nel ragionevole plasma di molti colori, si pote
Individuar ogni cellula per le idee devote.

Esso trasforma il freddo nel caldo che guardino tutto
Le macro cellule con l'Opinione di ogni vissuto.
Erano inseparabili dai loro sopra pensieri
E se fra essi ognuna L'appropriata senza frontiere.

O all'interno di tutte le parti del vivo potere
Fanno qualcosa e dopo ricordano per rimanere
Fuori dell'appartenuto — a ogni neutrale tessuto,
Cieco conflitto del «bene» e del distrutto «male» caduto

Che si bolliva, soffrendo nel centro del santo cervello,
Tra gli abissi è nato dal cosmo divino più bello
Quel, che fornì a Saturno, Fetonte. E fa la parvenza
Misera anche a Giove e — Marte, che in precedenza

Per noi scomparve, — l'uccisa non riesce a vivere senza
Caro Fetonte esplosò da Dio per la provvidenza.
Quattro miliardi di anni fa dall'inferiore livello
La vita scese all'acqua di Terra con lo scuro cielo

Sotto le onde. Sul suolo e nell'atmosfera adesso
Essa aspira al massimo e condurrà il progresso
A tutti gli animali, al sogno e al tempo stesso.
Umanità, sei — il lasso brevissimo come la vampa.

Immaginava Fetonte vicino all'ultima rampa
Dei ragionevoli esseri tramite le congetture
Che colmeranno da sé molte vive galassie più dure
Verso il macro cervello con molte nozioni future.

9

Dio mandò le sorgenti // arti dei generi,
Crea le sfere potenti // che si ripetono.
Notte, lì dai sapienti // sei sconosciuta in-
Dietro — alzar i morenti // al miglior spazio e

Regna intorno la prova // sempre che subito
Per l'alta vita rinnova, // salva la vittima!
Che il Neutrone si muova!, // se le ipostasi
L'aprono dopo di nuovo // dove sbagliavano.

Le sorti delle radici // con due segni son,
Oh Più, dal meno tu stringi. // L'era ha l'ansia per
Il fin dei due nemici, // batte; e crescono
Le entità-edifici // alle materie giù.

E lì non c'è né passato // e né futuro, se
C'è nessun vivo né nato // ma né mortale con
Dio, così è cambiato // incomprensibile.
Il Più difende lo stato // dei frutti-atomi.

Mistica sostituzione, // tu dai futuri vai,
Nutri in noi l'illusione // poni i limiti,
La realtà dà l'unione // dei tempi — tramite
La densità-condizione // che non sussisterà.

Già i Neutroni perfetti // son i Protoni e
Il Più gli amplia le strette // forme che pensano
Qui, che passò, si ripete // fuori dei prossimi
Senza passato e rete, // forbici-regole.

Per la distinta uscita // alla divinità
Fu lo scomparso smarrito, // è il futuro per-
Ché differenza la vita, // è dall'eternità.
In luogo della prescritta // gli altri vengono.

E del passato non sanno. // Tutti si girano,
In cui gli altri, che stanno — // nei loro esseri
Più ragionevoli, fanno // i nuovi esiti.
Se il futuro umano // è la variabile

Karma dei figli terreni // quell'ammirabile
Fa i concetti dei beni, // l'inevitabile
Saggio Fetonte. I freni // tratterrà l'abile...
I paradisi sui cenni // in quattro ambiti

Erano lì con l'amore... // E da quei campi — ti
Inviterà, oh lettore! // a quel non stabile
Nostro Neutrone, vigore // paragonabile
Per l'abituale errore // del perdonabile.

*Serus in caelum // redeas diuque
laetus intersis // populo Quirini,
neve te nostris // vitiis iniquum
ocior aura*

*tollat; hic magnos // potius triumphos
hic ames dici // pater atque princeps
neu sinas Medos // equitar' inultos
te duce, Caesar!*

(Quintus Horatius Flaccus: ex «Triumphus»)

*Dopo salirai // all'eterno cielo,
uomo altro, che // dai romani viri,
vai al vizio, la // gente sa il tuo
spirito forte*

*più veloce ti // vale il trionfo,
con la lancia o, // padre anche primo,
per la Persia tu // non stai vendicato,
Cesare regna!*

(Quinto Orazio Flacco: dal «Trionfo»)



È la terza Roma

«I miti sono la retorica dell'ultimo secolo della repubblica», disse Cicerone,
O paura dei consoli, guerra fra i cittadini! Perché il senato aspetta le corone;
La libertà di Roma scompare! Se la plebe ha sete dei Demoni alla caduta ribellione,
Il male implica il simbolo al tempo. Il sogno profetico mostrerà che l'Armageddòn'è

Il Foro con gli schiavi poveri che alza il Grande! Gli attribuiamo le glorie solari.
La fama cresce! Ave Cesare! Lo sguardo spaventa la viva età sottoposta magari
All'audace, ci perdiamo nell'eternità del passato, e gli ultimi sostengono i loro affari,
Tu canta del suo trionfo, sai, Orazio, è necessario, al Regno, il Primo fra i pari!

Venere con la sua voce pregherà: «O tramonto della verità! Fra sette vince un colle!»
La pace condurrà il Lazio; e aiuteranno Marcello e poi Curiòn senza parole
E al Sud getterà il Giulio l'esercito, con l'Occidente combattere Cesare vuole.
O successore, alla morte di lui non coronato lo accede, alle catene, il nuovo sole.

(Traduzione dal latino in italiano di Alexander Kiriyaitskiy) ¹ eu—[ev]

* * *

Non io! predissi i guai dai futuri eventi nascosti nell'eternità.
Per tutti gli sbagli al tempo pagò la repubblica falsa. Dall' antichità
Scappò senza conscio, da cui i monarchi conducono agli abissi l'Età.
Il culto dei despoti versa i fiumi di sangue al lago dell'oscurità,
Fra tutti se la moltitudine sceglie le incontrollabili sovranità.

Senato, sei perso, ti sbandi, perché ti sviliisci, oh ultimi dei salvatori!
Sai la volontà degli schiavi romani, e dei plebei altri, feroci, peggiori.
Però Cicerone pacifica i cittadini, invece i sostenitori
Di Cesare ti vinceranno per far trasformar gli eroi poi nei traditori.

Già alla memoria del Gran Ammazzato¹ permette di dir Cicerone, a pena,
Ai poveri del Testamento di Giulio — alla repubblica fa la catena,
A Bruto e Cassio che è la vendita ai profanati, la regia vena.
Umilia tu, re, perché amino, obbliga a bere sempre l'amaro veleno!

È scritto così che trecento sesterzi dovranno ricevere i cesariani
Vicino a Roma i verdi giardini — li danno ai poveri come ai cani
Fedeli nei secoli. Gaio prevede dei perfidi e dei pugnali in mani,
Con le conseguenze che accecheranno la plebe avara sul mare dei danni,

Nel culto ellenico il cui cadavere arse. Ma nell'effusione costretta
Da Mario c'è il «nipote» Gerofilo; chiama il popolo alla vendetta
Il nuovo «Spartaco» — va contro la vecchia repubblica, tra i plebei, maledetta.
Durante le guerre civili sul suolo, in cui dai battuti il sangue si fredda.

I repubblicani scapparono. Scompariranno così Bruto, poi Cicerone.
E i cesariani appellano: «Tu, o senato se hai le diverse persone
Per la dittatura del Giusto, non per il tiranno, lottasse già ogni legione,
Gerofilo nero conduce per molte tirannidi sporche all'esecuzione. »

Antonio, Lepido anche Ottavio fanno il prossimo² triumvirato.
I loro ordini sono sovrani. Tu puoi contraddire corrotto senato?
Iniziano le prescrizioni, calunnia ognuno all'altro che era fermato.
La testa di Tulio fu consegnata in Roma dal suo amico premiato.

Per il coronato Augusto³, divieni da quindici anni, oh Ottaviano.
Il popolo vuole l'assenza di qualche diritto, al culto dei despoti⁴ strano.
O mondo, perché tutte le teste cadano giù dalle spalle, di: «Salve Tiranno!
Sei capo di tutti i tempi e dei loro schiavi vissuti la vita invano.»

¹ Il 44 A. C ; ² Secondo Triumvirato dal 43 A. C. * ; ³ Il 29 A. C ;

⁴ imperatori bizantini, russi, sovietici e postsovietici.



Sonetto a Manlio Severio Boezio, al creatore e scienziato dell' esecuzione dal 524

Papa Gregorio Famoso e Magno scriveva dopo un secolo: "Che cosa resta! Ora di Roma che senza senato dimentica l'era di festa?"
Glorificò, nella voce, l'Oriente - Boezio ucciso dall'abile triste protesta;
Ma Teodorico gridò che troncasse il boia al genio la testa.

Se l'entusiasmo di Costantinopoli era la pena. Già senza paura tu muori,
Manlio, fra le rovine. O Muse, uscì la speranza dai cuori.
Di Aristotele suo, leggeva il barbaro nel manoscritto dell'epoca fuori
Di qualche nesso all'antichità fra gli scuri umani furori.

Era la testa del pesce sul piatto, da cui Teodorico capisce la stretta frontiera
Fra la tormenta vitale e l'agile morte che dà la severa
Pura giustizia del genero di Severino, Simmaco. Per l'anima, che fu sincera,

Lo giustiziarono. Teodorico pentito fa una preghiera.
Poi abbandona lui stesso il mondo orribile, cui il poeta e il condottiero
Intrecceranno il nodo fra l'esser e nulla non morti davvero.

Concezione dei migliori venti

Tre millenni fa // le strofe primitive
Senza metrica // l'oriente scuro scrive.
E la sillaba // regala queste rive
Ai fiumi canti.

Già i monaci // andavano avanti.
Alla rima ci // alzavano i santi
Inni a Gesù // dai versi dell'amore
Di trovatore.

Oggi tagliano // la rima dal terrore.
Soffocare le // ritmiche dei greci.
Ignorate voi // le cantiche che feci,
I sordi lecci!

O soggetto, tu // sviluppi gli eventi,
Manchi! ...Fischiano // i freddi elementi
Senza anime; // il Caos tu non senti,
Musa antica?

Non pensate che // la prosa è l'amica
Dei grafomani. // La bugia ricca
Loda soli i // concetti senza nessi
Tra essi stessi,

Dove non trovai // i vivi interessi,
Per la rima con // la metrica normale
Del preistorico // morto ideale:
È la morale!

Piccola domanda

L' essere fa la \\ Dotta ignoranza,
Mi illudono \\ che non c'è distanza
Tramite di che \\ — so la cieca danza —
E mai so niente.

La felicità \\ sempre relativa
Poco tempo fa \\ altro percepiva...
Insaziabile \\ tu, coscienza viva,
Sei ubbidiente?

Quello che mi fa \\ vivere felice,
All'inconscio poi \\ anche sempre dice
Che dimentico \\ degli edifici
Grandi ambienti.

Ciò che mi verrà \\ batte la scadenza,
Vogliono da me \\ sola l'ubbidienza,
Si riflette sui \\ voti di sapienza
La tolleranza?

Quanto costa già\\ l'anno che è perso?
Come prima: nel \\ modo non diverso
Chiede l'anima \\ nell'antico verso
Della costanza.



Búsquedas poéticas

de Alexander Kiriáytskiy en español

Escribí mi interpretación opuesta a la razón de la canción griega "Tabaquera" de Viki Masjolú, Eustacia y de algunos otros. Quisiera que los cantantes hispanohablantes y rusos cantaran la misma melodía con mi poema:

Un espíritu de la Antitabaquera

I

Temió tu cara, es en ti la luz frontera,
Ya fue un mes, ¿y qué pondrá la fiesta?, di
Del feliz paso que el gran calor espera,
Temió a mi niñez muy gris, que es fuera de ti,
Hay, por los bajos que ocupan vuestra tierra,
Amor a tu país que mucho tiempo no vi.

II

Tu carretera sube al poder, no paro
A quien lo ve: ¿Por qué bajó por mi razón?
Y me busqué en mi experimento raro,
Y lo rasgaste, sueño de tu corazón,
Te encontré por la natura, te comparo
Con la cigarra, canta bajo mi balcón.

III

La voz de mafia ya nadó, es la primera
Que te gustó; su banda tira las naves, y
Estas mujeres van a ti, como quisiera,
Ya no morían al tocarte, voz, ave, si
Quiso un mes de una paz, nació la guerra,
La conocí, hay cárcel y soledad así.

(Alexander KIRIYÁTSKIY, el autor
de esos versos españoles rusos)

* * *

¡O fin del mundo si te esperaba la gente de cada milenio!
¡O manuscritos antiguos que traen los no conocidos ensueños,
Donde está la respuesta a cada temor y a cada sueño!
Solo a pocos permiten leerlos y ver: ¿Qué hará el dueño?

Llega el siglo nuevo y lleva consigo las nuevas preguntas.
Mitología de cada nacionalidad y animal son muy juntos,
Todos sus dogmas cosechan los granos de los negros asuntos.
Muestra el tiempo que y todos los ideales serían vagabundos.

Cruz. Voluntad del destino. Fatal existencialismo.

Soy un existencialista con mis problemas individuales,
Observo los granos irracionales de los acontecimientos,
Y estuve escogiendo mi objeto entre muchos ideales.
Debo escribir de mis actos ligeros, en mis sufrimientos.

Héidegger dijo: "Mi existencia va a su muerte." He de estimar
La rueda de mi vida, tengo que evitar situaciones de ajetreo.
El globo terráqueo es la armonía de la tierra y del mar.
O mi alma, lo que no abandonará jamás tu esperanza, creo

En el Paraíso ¿Y para cada individualidad su conciencia
No se convertirá en capaz reflexión o en genial razonamiento?
¿Una tristeza es la esencia filosófica de su existencia?
¿Ya en la explicación quién pudiera decir que miento?

* * *

Al estar dibujando la vida en el natural retrato
La lectura de cada pensamiento
Está rápido formada
Sus ideas.
Lo abstracto llama todos los idiomas
A unas peleas.

* * *

¡O Mundo Universal de toda la humanidad!, eres muy salvaje.
Si el seso abstracto matara tus nociones filosóficas del "Mal",
Las almas entenderían el precio excesivo del gran paisaje
De tus tonterías, si casi cada hombre es un animal.

Es alguna alma justa. ¿Y el alma de quién es culpable?
Aclararlo para nuestro presente es subirlo al juicio de Dios.
El tiempo pasa y muestra que Hoy un ángel de Ayer es el diablo.
Es inútil divisar tu Blanco y tu Negro en la voz de muchos años.
Nadie me entiende. Es por qué de ello no hablo.

* * *

Una soledad nada en un turbio río.
Unos sufrimientos matarán al corazón.
Un día su sangre se ha puesto fría.

Su honda es la basura del destino.
La noche la golpea y ve al mismo tiempo
Que la belleza afila el cuchillo en su camino.

Porque sueña hincarle en su espalda.
¿Cuándo se matará el héroe sin rostro?
La senda lleva a una montaña alta.

Donde le humilla mucho así lento.
¡O sin ninguna felicidad muestra tu alma!
Que regaló tu libertad al viento.

Ya al estar murmurado que soy más dichoso
Que muchos millones de sus sombras,
Siempre un perro me arroja al espacio maravilloso.

* * *

Un poco tarde mi corazón aparece en la orilla del mar,
Me silba el viento y su sol se pone,
Existe una dicha y muere para amar,
La fiesta de un beso mata a los corazones.

Como la música clásica es la más rica de todas las artes,
Yo quisiera llorar, pues estoy muy contento:
El sol cansado ve las flores invisibles de los santos,
¿El alba dibuja la causa del viejo sentimiento?

Es después de la muerte

Ya hay gente que corre en el tiempo,
¡Escuche!, que no tiene ningún rostro!
¿Por qué no?... Eternidad no miente:
Hay un destino de todas las otras.

La vida no es un gran color rojo.
Viajo y me convierto en nube.
¡O Dios! Gracias a mi tercer ojo
Miré por atrás del alma que sube.

Hombre que aclara: ¿Ya quién es derecho
O izquierdo?, no entiende que nunca
Le llega H[O]mo Sapiens a su lecho
Que ve sus ojos, sus sienas, su nuca.

Mi espacio cambiaba y me rajo
¿En mi mar hay peces amarillos?
¡Cielo!, al desaparecer descendiendo abajo.
¿Bajaré en esta roja arcilla?

¡Y mire a las estrellas que brillan!
Tiemblo y tengo un renacimiento.
Que tres dimensiones me acercarían
Al barco de cielo, si mis pensamientos

Se multiplicasen en los millones
En el mecanismo enorme y de mi cabeza,
El verso tendiese miles nociones,
Cada segundo sea mi riqueza.

Hay Más y menos como Dios y diablo,
Si es el mundo de las relaciones.
Hay Nucleones, electrones, sus hablas...
Es la vida humana en dos flores.

* * *

¿Cómo explicar // qué es poesía?
Es la voz del sol, // apuntó García
Lorca que cantó // al mar como si a
Su musa que hacía

Escribir así // en el romancero.
Siglo, dime tú: // es el verdadero
Dar de ver la luz // del gran carretero
Que llena un huero

Para recordar // el Renacimiento
De Juan Ruiz // y su pensamiento:
Divisar el Bien // y el pecado viento
En que a veces miento.

O Horacio, hay // sílaba nacida
En los versos de // una corta vida
Sapo lo pasó, // nuestra luz herida
Que sufre, nos ve y da:

La capacidad // de los dos milenios
Que nos dice en // todos los sueños,
Que lo siente y // no es de los genios,
De Flaco en los reinos.

Nueva noción "Homo soviéticus"

Entendió la juventud postcomunista que todo el mundo roba,
Aquí está prisionera de las sogas sucias de su loca pobreza.
Un Gran Comunista que era el ladrón principal, solo cobra
El dinero de mierda para el tiempo que nunca regresa.

El día de hoy los sacrificios y los verdugos viven juntos,
Sus conciencias son las voces culpables de nuestra historia
Que han recordado los ojos amarillos de algunos tontos asuntos
En un gran grito terrible de muerte, cifra, voz y memoria.

Pero cada día hará falta tocar en cualquier puerta abierta:
Como será posible encontrar una absoluta felicidad,
Como en las selvas buscar la única senda cierta,
Como del lobo esperar su grandísima amistad.

Cada noche el lobo mojado cantará en nuestro camino,
Como el pueblo soviético murmurará que quiere vivir.
Al mismo tiempo, su radiación alertará su pobre sino:
"Quod nocet, docet", clamatur solus nostrus vir,

("Quien roba, da", os grita solo nuestro hombre,)
¿Por qué del desierto el pecador vino?
¡O espejo! ¿Y ya a dónde se va su destino?

Rayo

La muchedumbre sin cara está reuniéndose en un bar,
Hay muchas voces de garganta y hoy hay un ruido de metal
Lo que mantiene la música enlatada para matar
A nuestras particularidades en el concierto mundial.

Y una joven está buscando su metálica flor,
Escoge a un golfo más duro que la oscuridad.
En el juego de la discoteca vendió su amor
Al chico muerto en su joven edad.

Pero un atardecer su rayo ebrio, feo me mordió,
Entonces vio mi punto de vista que era mi cruz:
¡Ya cualquier alma no ha de vivir en su país interior!
Rayo, ¡hunda su imaginación en tu muy suave pus!

¡No hace falta! ¡Ya mate a mi individualidad!..,
Grité, es porque el sabor de este luz lo sentí.
Me quedé ciego sin oídos en su pequeña ciudad,
Por donde acabo de matar a unos semejantes a mí.

Dicha y cero azul

Un cero es tres fuerzas: buena, néutra y mala,
Se pinta al retrato en la obra
De un gris mar en muchas gotas.
Es el ojo de los tres idiotas.
El invierno del postcomunismo roba
Nuestra felicidad. ¡O vida!, es tu regalo.

Con unas santas alas la felicidad absoluta
Se comprende en las multitudes
De unas dichas pequeñas,
Pues siempre de ellas sueñas
En tu karma, de donde subes
A tu esperanza que te vendió como cualquier verde puta.

Ley terrible

Las sonrisas se ven en los rostros
de muchos monos en el vivo retrato,
del fuego amargo se brillan los ojos;
estos micos esperan la caricia como gatos.

Su Virgen subió en la pobreza,
y pasa sobre el mundo en las almas heridas.
Aparecen unas ideas en la cabeza;
¿Quién defendiera toda nuestra vida?

La vida escupe sobre la cara de la esencia.
Se empieza y nunca se termina su oscuro canal.
Y allí la furia toma en las manos la impotencia,
Ya se lloró a las ruinas de una catedral.

* * *

Al segundo el temor con mi premonición de un peligro
Tocarán a una puerta invisible de nuestra conciencia,
Y la tempestad deshizo mi jardín paraíso; ya sigo
La senda fría y dura encima de la influencia

Del Espíritu Santo; hay Absoluto que sufriré conmigo.
O Padre Dios, hay sol y nieve en tu dependencia,
De donde mi caballo herido tú vayas de la garra del tigre
A morir como un ángel por la divina experiencia.

Un dictador con el bigote, con la amable cara
Ya tomará el poder marrón en sus dedos por diez Edades
En el territorio del cadáver del imperio pobre para

Apagar los océanos de alma y el fuego de unos amados
Para dibujar su timbre sobre cada frente que lo que no nos obligara.
¿Cuándo el cielo se abrirá para culpables con santos matados?

Esperanza. Desilusión.

Cuatro sufrimientos imaginan y miran al espejo de mis lágrimas.
Ya cuatro paredes me hundieron en el río de un sueño.
¡Calla una dicha de mi alma en el sino extraño y pequeño!
Que al estar durmiendo nunca se despierta, jamás.

¡O tú! rosa línea del horizonte preguntas con paz:
¿Desde tu ventana abierta ves tu nube trigueña?
La lluvia amarilla de noviembre dijo: ¿Así te enseño?
¿No viste un círculo rojo y doce puntos blancos? ¿Los que tú amas?

* * *

¿Por qué cualquier caso
depende de la loca dicha
que pasa?

El alba
es cada celeste infancia ¡O gris Mundo
Universal!

El día
es mi juventud en el lago profundo
de un país oriental.

La tarde
es un secreto lo que iya voz no abras!,
para dos amados.

Cada noche
llega el pensamiento de antiguas palabras
olvidadas

El día
es la nube oscura.

La noche
es la pintura de la vida dura.

* * *

¿Quién arrastra en el feo desierto de los muertos mares
Los que riñe y los que alaba al mismo tiempo?
En las ruinas de su idólatra hará nieve.
Es el gentío hambriento que aullará sus ideas vulgares.

¿Y que cosa baja de su estrella? La que él ve
Durante la instantánea eternidad.
Ya al estar esperado un contacto extraño,
Los vagabundos hablan: "¡Ars longa, vita brevis est!"

En su esperanza. Gracias a las rojas hazañas
Que sean las hilas de su civilización,
Eso progreso desnudo de la vida es
La transformación de esos ángeles en las arañas.

El otoño

El otoño
es el fin de mi flor.

En el otoño
hay cielo sin estrellas.

El otoño
es mi humor.

En el otoño
llueve ya.
En el otoño
hay amarillo paisaje.

El otoño
es un señor añejo.

O otoño,
buen viaje...

¡Otoño!
¿Y para qué te quejas?

Crepúsculo

Un plato cerrado es el cuadro con cuatro lados,
Eres espacio de once dimensiones.
La muerte con mi nacimiento están enamorados
De la vida que canta sus canciones.

Cuando en las visitas de la noche duermo,
Pienso que y yo viajo, donde todos los objetos
Se alejan y al mismo tiempo se acercan. Siento
Que nunca se secan las lágrimas de los poetas.

Ya cada época se va y baila; tengo mucho miedo
Que amo lo que nunca ha existido aquí. ¡O alma búscalos!
Quiero abrir los ojos siempre, pero no puedo.
El día de la juventud me lleva al crepúsculo.

* * *

La rapidez de la luz sentirla quisiera,
Mi astro me da la fuerza de su riqueza,
Tiemblo y bailo sobre la boba tierra,
No conozco acerca de lo que me parece

Que mi vida en el vestido del pobre esclavo
Tiene un río que corre del nacimiento a su muerte,
Empiezo olvidar mi infancia, cuando lavo
Los rostros de mis sentimientos locos y abiertos.

Imagino y bajo en los ojos formidables,
A veces mi abstracción comanda: "Detenga este invierno."
Una hora dormida se convierte en mis años probables.
Sueño viajar de acá con mi soledad interna.

* * *

Hay noción "Romanticismo espiritual"
Que no era cualquier realidad de ciclos,
Que se repita para demostrarnos
Que el sueño no se asemeja a los vientos.

Su arte contradice a la realidad.
¿Es el hada del fatalismo de muchos siglos?
¿Por qué el tranquilo los desnuda?
¿Y se apoya de las épocas y de los tiempos?

Para las personas que creen en un Dios personal

La sociedad es el primer enemigo
Que matara a dos ángeles románticos
De realidad y de utopistas.
Cada alma encuentra su forma fantástica
De una idea y muere consigo.
Y su soledad grita:
¡Ciega Humanidad!, no me entendiste...

Liza Becar Doble, Enarecatzi

Bajo el sol el alba roja muere

(Traducción en español del ruso)

Miras, miras,
Que el sol da la luz obscura,
Miras, miras
Que, bajo las fumas, ellas son,
Sientes, sientes
Como rabia toda la natura,
Oyes, oyes
El débil mutismo de canción,
¡Estepa!, fúndete al mal
Sobre los lobos pasa la caza,
¡O guerra! Empezó el gran final.

¡Adiós pues!,
Yo no podré vivir,
¡Adiós pues! Me mataran al decidir,
¡Corréis!,
Allí, ves, Luna, que me fui,
¡Bate! ¡Bate!
Del pecho corazón enfriado,
¡Bate! ¡Bate!
De los lobeznos al hafiz.

¡Yerbas! ¡Yerbas!,
A nuestros niños los cerráis,
¡Yerbas! ¡Yerbas!
¡Salváis bajo la raíz!

¡Estepa! ¡Fúndete al mal!
Sobre los lobos pasa la caza,
¡O guerra! Empezó el gris final.
Al combar nuestras espaldas
Golpeó el diente
Por el hombro pues,
¡Milano! ¡Tu no muestres
Al Lobezno! si lo ves.

¡Adiós pues!
Yo no podré vivir
¡Adiós pues!
Me matarán al decidir,
¡Corréis!

Allí, ves, Luna, que me fui,
¡Sangre! ¡Sangre!
Vas de las Trampas, del oriente,
¡Sangre! ¡Sangre!
Es tu garganta al aullar,
Piensas, piensas,
Tocó el hocico, tu cuello.
Guardas, guardas
la primavera del encontrar
¡Estepa! ¡Fúndate al mal!
Sobre los lobos pasa la caza
¡O Guerra! Empezó el gris final.

Guillaume IX duc d'Aquitaine (1071-1127)

Les troubadours étaient les premiers poètes dans l'histoire de la littérature européenne. Ils ont commencé à utiliser le langage quotidien dans leur poésie. Ils ont fini de composer la poésie sans rime ou avec la rime primitive. Les troubadours ont introduit l'autre alternance des rimes à travers les lois: ABAABA, AAAB- CCCB-DDDB, AAABAB, AAAA, etc. Ils sont conçus pour leur premier but poétique. Leurs rimes avec leurs alternances se considèrent les plus riches, variables, diverses et productives dans l'histoire de toute la poésie d'Europe. La critique littéraire doit avoir les traits distincts des chansons des troubadours. Ils sont entrés dans la poésie mondiale et sont restés dans les poèmes des autres langues (française, allemande, espagnole, italienne, russe, etc.). La pensée s'exprime très souvent à travers le choix des alternances rimées et à travers la métrique; elles sont les premiers buts du traducteur, car les alternances rimées et les métriques ont formulé le développement du sujet, des images. Les poésies latines et arabes ont influé sur Guillaume IX. Plus tard, les influences de sa poésie enrichiront les poètes des époques suivantes. Le deuxième but, de composer les mêmes traductions poétiques, est l'individu de Guillaume IX dans ses chansons. Cette partie de l'étude doit embrasser les particularités de chaque son poème. Le troisième but est la guerre entre la latinisation de toute l'Europe et la naissance de la poésie populaire de néant en patois. En fin d'analyse, se réaliserait l'approbation de la traduction poétique en français 1) selon la raison, 2) selon la ligne 3) et selon l'interprétation poétique de tous les poèmes de Guillaume IX duc d'Aquitaine. Le lecteur français doit entendre les mélodies métriques de l'individu cosmique de Guillaume IX. Son individu est libre et identifié au cosme dans les choix des formes et des thématiques. Le même libertinage et la passion idolâtre conduisaient Guillaume IX aux poètes lyriques comme Fortunat à travers ses chansons. Au contraire, le développement thématique de chaque œuvre produit son sujet, c'est-à-dire, la narration sublimée qui enrichit la nouvelle condition courtoise. Sa contradiction et sa liberté renouvelée conçoivent l'opposition au lyrisme du passé et du futur, alors que la liberté détruit l'idéal céleste du lyrisme à travers sa naturalisation. Il faut rappeler que le même lyrisme, qui était formulé de Sapho et d'Horace à l'époque antique, se soumet aux normes du Moyen Âge formulées au VI siècle. Il était impossible de fixer ces normes sans codification, c'est-à-dire, sans sentiments codifiés à travers les allégories des images. Les unités des mêmes images n'avaient aucune connexion dans la prose. En outre, les joues des mots jolis des lyriques touchaient les cœurs sans sujet par la codification. Il y avait la liaison des joues des images allégoriques qui était ouverte au cœur et n'était jamais comprise à travers le cerveau. Les poèmes de Guillaume IX ont trois groupes par leur genre. Seules trois chansons parmi toutes onze correspondent aux catégories du genre lyrique et appartiennent à notre premier groupe. 1) Elles portent les titres: «Molt jauzions mi prenc en amar (Gai et jovial je me prends à aimer)», «Ab la dolchor del temps novel (A la douleur du temps nouveau)» 2) Le deuxième groupe a les chansons du genre descriptif. Elles décrivent l'état spirituel du poète. Leur lyrisme est très conditionnel, car le sujet descriptif domine toujours et s'approche de la narration. En outre, il ne devient pas encore narratif. Les poèmes du deuxième groupe s'appellent: «IV Farai un vers de dreyt rien: (Je ferai un vers du droit néant (d'aucun droit))», «VII Pus vezem de novelh florir (Puisque nous voyons de nouveau fleurir)», «VI Ben vuelh que sapchon li pulzor (Bien on veut que on sache le contraste)» et « XI Pos de chantar m'es preès talentz, (Je peux chanter tout ce que m'est pris du talent) ». 3) La narration sarcastique s'attribue au troisième groupe. Elle oblige à dominer le sujet sur la description concrète de chaque événement. Au troisième groupe de narration sarcastique appartiennent les poèmes suivants : «I Companho, // faray un //vers ... convien: (Compagnon, je ferai un vers... convenable)», «II Compaigno, non puosc mudar qu'eo no m'effrei (Compagnons, je ne puis pas déplacer que je n'ai de quelque émoi) », III, «V Farai un vers, pos mi sonelh (Je ferai un vers puisque je suis endormi) », «VIII Farai chansoneta nueva (Je ferai la chansonnette nouvelle). Le traducteur poétique démonte que Guillaume IX est l'initiateur du rameau de tous

les troubadours. Sa recherche effective essaye de garder 7 groupes par lesquels se forment 10 types d'alternances rimées. Ces dernières produisent les règles des monorimes des troubadours. Elles sont apparues sous l'influence de onze chansons de Guillaume IX. Le but de ces traductions attire l'attention sur la particularité de l'individu et de son cosmos poétique qui s'enveloppe dans les œuvres de Guillaume IX. Il faut analyser philosophiquement chaque quatrain, chaque sixain ou chaque septain dans lequel la réalité démontre qu'aucun phénomène ne peut pas apparaître de néant sans influences des autres phénomènes précédents. Le traducteur doit dévoiler de quelle façon se réalise la théorie des influences des fragments poétiques et de leurs formes d'Ambroise, d'Horace et d'Adjal Andalou, etc. sur Guillaume IX. Il y a un examen de l'histoire de la littérature. Il conçoit les suppositions des influences des hymnes anonymes du VIII au IX siècles sur « VII – Pus vezem de novelh florir », de saint Ambroise (IV s.) et de Dracontius (Controverse 194-198 (4-198) du V s.) sur « Farai un vers de dreit nien », de la même Controverse 194-198 (4-198) de Dracontius, l' « Ut quid jubes » de Gottschalk (? -868) et de la « Psychomachie » de Prudence (V s.) sur « Pos dè chantàr m'es près talèntz », du le poème « O admirabile veneris idolum » du cycle anonyme « Cambridge song » sur « Farai chansonetta nueva », de « Cantique des cantiques » de Pierre Damien (1006 -1072) sur « Mout jauzens me prenc en amar » et de « Pange lingua » de Venance Fortunat (VI s.) sur « X Ab la dolchor del temps novel ». Leurs particularités poétiques s'examinent à travers la méthodologie littéraire. Les influences des héritages poétiques de Guillaume se présentent à travers les alternances rimées de Bertran de Born (XII-XIII ss.), le premier poème anonyme en italien archaïque, Colin Muset (XIII s.), Jacopone da Todi (XIII s.) et Johan Ruys (XIV s.) (Juan Ruiz). Ces influences enveloppent les thématiques et les problématiques de Guillaume IX sur le « Rythme Laurentien », une chanson de Colin Muset, la poésie de Johan Ruys et les ballades de Vladimir Vysotskiy (au XX s.). Le premier troubadour Guillaume IX doit être présenté à travers les traductions poétiques, car il est le premier antipode de Venance (Venante) Fortunat initiateur du lyrisme supérieur en Europe médiévale. L'esprit de chaque traduction démontre que Guillaume IX est le premier poète qui introduit la narration érotique opposée à l'idéal symbolique de la lyrique médiévale du VI au XI siècle.

Le doctorant en philosophie de l'Université de Strasbourg Alexander KIRIYATSKIY.

Les traductions poétiques en français de ce livre appartiennent à la main d'Alexander Kiriyaitskiy

XI - Pos dè chantàr m'es près talèntz

Pos dè chantàr m'es près talèntz,
Farai un vèrs, dont sùì dolèntz:
Mais nèn serai obèdiènz
En Peitau ni en Lemozi

Qu'era m'en irai en eisil
En gran paor, en gran peril
En guerra laisserai mon fil
E faran li mal siei vezi

Le departirs m'es aitan grieus
Del seignoratge de Peitieux!
En garda lais Folcon d'Angieus
Tota la terra e son cozi.

Si Folcos d'Angieus no.l socor
E · I reis de cui ieu tenc m'onor,
Faran li mal tut li plusor,
Felon Gascon et Angevi.

Si ben non es savis ni pros,
Cant ieu serai partiz de vos,
Vias l'avran tornat en jos,
Car lo veiran jov' e mesqui.

Merce quier a mon compagnon
S'anc li fi tort qu'il m'o perdon;
Et ieu prec en Jesu del tron
Et en romans et en lati.

De proeza e de joi fui,
Mais ara partem ambedui
Et eu irai m'en a scellui
On tut peccador troban fi.

Mout ai estat cuendes e gais,
Mas nostre Seigner no'l vol mais;
Ar non puesc plus soffrir lo fais,
Tant soi aprochatz de la fi.

Tot ai guerpit cant amar sueill,
Cavaleria et orgueill;
E pos Dieu platz, tot o acueill,
E prec li que - m reteng' am si.

Toz mos amics prec a la mort
Que vengam tut e m'ornen fort,
Qu'eu ai avut joi e deport
Loing e pres et e mon aizi.

XI - Je peux chanter de mon talent

*Je peux chanter de mon talent,
Je crée l'un vers des sentiments,
Je ne serai jamais servant,
Comme en Poitou, en Limousin.*

*Je partirai, selon l'exil,
Des grandes peurs comme du péril,
En guerre, au fils, laissez ma file.
L'on fait quel mal par ses voisins!*

*Je quitterai, pour l'amitié,
Ma seigneurie de mon Poitiers,
Faucon d'Angers perd la moitié
De toute ma terre et son cousin!*

*Faucon d'Angers tient son seigneur,
Car mes domaines gardaient l'honneur.
Pour tous, chaque mal arrive des peurs
Des pires gascons et angevins.*

*Sans ma sagesse, vous n'êtes pas preux.
Lors, tout devient très dangereux,
Vite descendiez aux inférieurs
Hommes jeunes très faibles qui n'ont rien.*

*Je crie: «Merci!» au compagnon
Prochain sans tort. Il me pardonne,
Saint Prière, Jésus dit par ce trône,
Et en romans et en latin.*

*À sa prouesse avec la joie,
Je sers de leurs amis. Je dois
Me séparer. Mais c'est pourquoi,
Pécheurs des paix, vous bat ma main.*

*J'étais jovial, heureux et gai,
Dieu ne veut pas l'horrible paix,
Je ne peux pas souffrir, je fais
Tout ce que je sois proche des fins.*

*Je laisse ce que charmait au seuil
D'amour, au chevalier d'orgueil,
Il plaît à Dieu que de l'accueil,
L'on me trouvait parmi ses miens.*

*Mais, grandement après ma mort,
M'honorent les âmes des hommes très forts
J'ai vu leur liesse dans ma demeure
Loin comme près de mon destin.*

Aissi guerpisc joi e deport
E vair e gris e sembeli.

X - Ab la dolchor del temps novel

Ab la dolchor del temps novel
Foillo li bosc, e li aucel
Chanton chascus en lor lati
Segon lo vers del novel chan;
Adonc esta ben c'om s'aisi
D'acho don hom a plus talan.

De lai don plus m'es bon e bel
Non vei mesager ni sagel,
Per que mos cors non dorm ni ri,
Ni no m'aus traire adenan,
Tro qe sacha ben de la fi
S'el' es aissi coin eu deman.

La nostr' amor vai enaissi
Com la branca de l'albespi
Qu'esta sobre l'arbre tremblan,
La nuoit, a la ploja ez al gel,
Tro l'endemman, que l sols s'espan
Per las fueillas verz e l ramel.

Enquer me menbra d'un mati
Que nos fezem de guerra fi,
E que'm donnet un bon tan gran,
Sa drudari' e son anel:
Enquer me lais Dieus viure tan
C'aja mas manz soz so mantell!

Qu'eu non ai soing d'estraing lati
Que m parta de mon Bon Vezi
Qu'eu sai de paraulas com van
Ab un breu sermon que s'espel,
Que tal se van d'amor gaban,
Nos n'avem la pessa e l coutel.

IX - Molt jauzions mi prenc en amar

Molt jauzions mi prenc en amar
Un joi don plus mi vueill aizir;
E pos en joi vueill revertir,
Ben dei, si puesc, al meils anar,
Quar meillor n'am, estiers cujar,
Qu'om puesca vezer ni auzir.

*J'ai renoncé à mes fourreurs:
Je quitte leur vair et mon chemin.*

X - Grâce au printemps, sa douceur d'eau

*Grâce au printemps, sa douceur d'eau
Couvre ce bois; mais ses oiseaux
Chantaient aux feuilles en leur latin,
Ils suivent mon vers au nouveau chant
Qu'on se procure de leur destin
Que l'homme ait l'âme plus du talent.*

*Mon bon plaisir bel et mollet
Fait voir ma lettre non scellée,
Cœur, ne t'endorme, joie, ne ris!
Je n'ose pas faire mon pas au gré
Que je sache ce que je la dis,
Qu'elle soit telle que je la voudrais.*

*Je vais chez mon amour très digne.
Comme de sa branche, l'aubépine
Tremblait sur l'arbre de mes vers,
La pluie unit deux bras jumeaux
Cette nuit, car leur soleil éclaire
Chaque aube des feuilles sur son rameau.*

*Il me souvient de ce matin,
Comme à sa guerre, conduit la fin.
Elle a donné, à mon grand corps,
L'amour fidèle par son anneau
Que Dieu me laisse, je vis encore,
Que j'aie mes mains sous son manteau.*

*Ma langue sans souci n'a rien,
Je parts de mon Ami Voisin,
Je sais que mes paroles se vantent
Des brefs serments comme des cadeaux,
Car les amours leur se répandent,
Je peux nous jouir par mon couteau.*

IX - Plaisir, je me prends à aimer

*Plaisir, je me prends à aimer,
Je dois partir de ma belle joie,
Voudrais venir. Mais c'est pourquoi:
Je vais aux mieux. Si, comme jamais,
Je cherche. Je suis honoré,
On ne m'écoute pas, l'on me voit.*

Eu, so sabetz, no · m dey gabar
Ni de grans laus no · m say formir;
Mas si anc nuill jois poc florir,
Aquest deu sobretotz granar
E part los autres esmerar,
Si cum sol brus jorns esclarzir.

Anc mais no poc hom faissonar,
Car en voler ni en dezir,
Ni en pensar ni en consir,
Aitals jois non pot par trobar;
E qui be·l volria lauzar
D'un an no·i poiri' avenir.

Totz joys li deu humiliar,
Et tota ricor obezir
Mi dons, per son belh aculhir
E per son belh plazent esguar;
E deu hom mais cent ans durar
Qui 'l joy de s'amor por sazir.

Per son joi pot malaus sanar,
E per sa ira sas morir,
E savis hom enfolezir,
E belhs hom sa beutat mudar,
E·l plus cortes vilanejar,
E·l totz vilas encortezir.

Pus hom gensor no·n pot trobar,
Ni hueils vezer, ni boca dir,
A mos obs la vueill retenir,
Per lo cor dedins refrescar
E per la carn renovar,
Que no puesca enveillezir.

Si·m vol midons s'amor donar,
Pres soi del penr'e del grazir
E del celar e del blandir,
E de sos plazers dir e far,
E de son pretz tener en car,
E de son laus enavantir.

Ren per autrui non l'aus mandar,
Tal paor ai c'ades s'azir!
Ni ieu mezeis, tan tem faillir,
Non l'aus m'amor fort asemblar;
Mas ela·m deu mon meils triar,
Pos sap c'ab lieis ai a guerir.

*C'est ma coutume de me vanter.
Ni par ses louanges, sais bien dire:
Jamais nulle joie ne put fleurir
D'un autre qui doit nous noter
L'un grain du coup à ses clartés,
Sous le soleil, les resplendir.*

*L'homme n'a pas su le figurer,
Ma joie ne vole aucun désir,
Cette fantaisie fait mal sentir,
Où ne pourra jamais trouver
L'égalité pour la louer
Et l'une année pour l'avenir.*

*Toujours, ma joie doit s'humilier.
L'un noble cède, à ma riche feuille,
Son pas. Selon son bon accueil,
À tous gracieux ce regard plaît,
Car il pourra la posséder,
Vivre cent ans, être orgueil.*

*Par cette colère, elle peut me tuer,
À sa joie revenue, guérit.
Son sage tombait, car il fleurit.
Mais le plus beau perd sa beauté
Que le courtois vilain goûtait
L'opposition qui te sourit.*

*Plus belle n'est pas vite rencontrée
Par l'œil, ma bouche voudrait la dire:
Je tiens celle, à me rafraîchir...
Au cœur, pour nous renouveler
Que tous les ans soient célébrés
Du corps qu'il ne puisse pas vieillir.*

*Si, bien, ma dame veut me donner
L'amour, que je l'accepte. Rit
Qu'en sache ce gré, car prêt je suis
À courtiser comme à parler.
Façon à plaire, je t'apprécie.
Donc, ton mérite ne s'est pas loué.*

*Lors, je n'ose pas lui l'envoyer,
J'ai peur qu'irrite-t-elle par l'autrui,
M'aime-t-elle? J'ai crainte de faillir
L'amour me fait choisir. Elle sait
C'est mon meilleur de tous mes traits,
Où l'ordre lutte pour me guérir.*

VIII - Farai chansoneta nueva

Farai chansoneta nueva
Ans que vent ni gel ni plueva;
Ma dona m'assaya e'm prueva,
Quossi de qual guiza l'am;
E ja per plag que m'en mueva
No 'm solvera de son liam.

Qu'ans mi rent a lieys e'm liure,
Qu'en sa carta 'm pot escriuvre.
E no m'en tengatz per yure
S'iev ma bona dompna am
Quar senes lieys non puesc viure,
Tant ai pres de s'amor gran fam.

Que plus es blanca qu'evori,
Per qu'ieu outra non azori.
S'm breu non ai ajutori,
Cum ma bona dompna m'am,
Morrai, pel cap sanh Gregori,
Si no'm bayza en cambr' o sotz ram.

Qual pro y auretz, dompna conja,
Si vostr' amors mi desloja?
Par queus vulhatz metre monja.
E sapchatz, quar tan vos am,
Tem que la dolors me ponja,
Si no'm faitz dreg dels tortz qu'ie'us clam.

Qual pro y auretz, s'ieu m'enclostre
E no'm retenetz per vostre?
Totz lo joys del mon es nostre,
Dompna, s'ambuy nos amam.
Lay al mieu amic Dauvostre
Dic e man que chan e no bram.

Per aquesta fri e tremble,
Quar de tan bon' amor l'am;
Qu'anc no cug qu'en nasques semble
En semblan del gran linh Adam.

VII - Pus vezem de novelh florir

Pus vezem de novelh florir
Pratz e vergiers reverdezir,
Rius e fontanas esclarzir,
Auras e vens,
Ben deu quascus lo joy jauzir
Don es jauzens.

VIII - Moi, je ferai une chanson nouvelle

*Moi, je ferai une chanson nouvelle
Avant qu'il vente, pluie ou gèle;
Ma femme me prouve. Elle est fidèle.
Où me remue: je suis ce chien
Que ne soient pas mes maux querelles
Je ne rejette jamais son lien*

*Je me rends, me livrez pensées,
Qu'elle ait ma charte en français.
Qu'on ne tient pas l'insensée,
Sans ma femme lune, carje l'aime,
Ne vois nulles lois confessées
Dont c'est l'amour et je l'ai faim.*

*Elle est plus blanche que l'ivoire:
Je n'adore nulle qu'elle: à la voir!
Si ne casse pas son secours soir,
Croie, matin j'oublie qu'elle m'aimait.
Mort, par tête de saint Grégoire,
Baise dans une salle, sous sa ramée.*

*Quoi vous gagnez, ma dame qui donne?
M'éloignez de quelle chatte bonne!
Sans baiser créez quelle nonne?
Vous savez que l'âme a crainte
Des douleurs, lorsqu'on les rogne,
J'enlève vos torts, femme par moi plainte.*

*Quoi vous gagnez au monastère?
Avec l'amour, je prends ta guerre,
Vient notre joie sur votre terre,
Plaisir, nous ouvre tes palais!
Si nous aimons, l'ami doit faire
Chanter, mais ne pas les hurler.*

*Pour mon amour toujours, je tremble,
Je ne crois pas que ma belle femme
Soit-elle issue d'Eva qui semble
La ligne de notre sire Adam.*

VII – Car nous voyons, de nouveau, fleurir

*Car nous voyons, de nouveau, fleurir
Votre verger des prés verdier
Que les fontaines fassent leur plaisir,
Souffle le vent
Que la joie lui soit départie
Plus doucement.*

D'Amor non dey dire mas be.
Quar no n'ai ni petit ni re?
Quar ben leu plus no m'en cove;
Pero leumens
Dona gran joy qui be - n mante
Los aizimens.

A totz jorns m'es pres enaissi
C'anc d'àquo c'àmiei no-m jauzi,
Ni o farai ni anc non fi.
C'az essiens
Fauc maintas res que - l cor me di:
Tot es niens."

Per tal n'ai meins de bon saber
Quar vuell so que non puesc aver,
E si - l reproviens me ditz ver
Sertanamens:
"A bon coatge bon poder,
Qui's ben suffrens."

Ja no sera nuils hom ben fis
Contr'amor si non l'es aclis,
Et als estranhs et als vezis
Non es consens,
Et a totz sels d'aicels aizis
Obediens.

Obediensa deu portar
A motas gens qui vol amar,
E coven li que sapcha far
Faitz avinens,
E que - s gart en cort de parlar
Vilanamens.

Del vers vos dig que mais ne vau
Qui ben l'enten e mas es clau,
Que-ls motz son faitz tug per egau
Comonalmens,
E - l sonetz, ieu menteus m'en lau,
Bos e valens.

A Narbona, mas ieu no - i vau
Sia - l presens
Mos vers, e vuell que d'aquest lau
M sia guirens.

Mon Esteve, mas ieu no - i vau
Sia - l presens
Mos vers, e vuell que d'aquest lau
Sia guirens.

*Dis bien d'Amour, et je le loue
Pourquoi je n'ai ni peu ni prou?
Puis je le chante de la roue
Que ma belle joie
Nous soit donnée, plus aisément,
L'être des lois.*

*Toujours je la destine ainsi
De ce que j'aime est-ce que je jouis?
Je ne fais pas puisque je fis
Comprendre très bien.
L'intelligence de cœur dit:
"Que tout n'est rien."*

*Je n'ai pas mes joies de savoir
Que je n'ai nul amour chaque soir
Son vrai proverbe me fait croire
A toutes nos chances,
Au bon courage du beau pouvoir
Des belles souffrances.*

*Il ne serait nul fils changé,
Si contre amour ta vie nageait
Que le voisin, comme l'étranger,
Ait sa conscience
Très attentive à tout danger
En obéissance.*

*Cette obéissance apportait
Les voix des gens aux volontés
Des cours qu'on sache, alors qu'on fait
L'événement
Qu'à leurs vilains ne pas hurler
Les vœux criants.*

*Du vers, dites-vous. Celui en vaut
Encore l'entend la clé des mots,
Que leurs plaisirs, couplets égaux,
Fassent ses mesures
L'éloge y vante sans sons d'eaux
Des chanteurs sûrs.*

*Et qu'à Narbonne, je n'y vais pas,
Soit désiré
Mon vers, que mon éloge là-bas
Me soit gardé.*

*Mon cher Esthète, mais puisque d'où
Soit présenté
Mon vers, que mon désir te loue
Me soit gardé.*

VI - Ben vuelh que sapchon li pulzor

Ben vuelh que sapchon li pulzor
D'est vers si's de bona color,
Qu'ieu ai trag de mon obrador:
Qu'ieu port d'ayselh mestier la flor,
Et es vertatz,
E puesc n'en traïr lo vers auctor
Quant er lassatz.

Eu conosc ben sen et folor,
E conosc anta et henor,
Et ai ardimen e paor;
E si'm partetz un juec d'amor
No suy tan fatz
No sapcha tri'ar lo melhor
D'entre'ls malvatz.

Eu conosc ben selh qui be'm di,
E selh qui'm vol mal atressi,
E conosc be selhuy qui'm ri,
E si 'l pro s'azauton de mi
Conosc assatz
Qu'atressi dey voler lor fi
E lor solatz.

Mas ben aya sel qui'm noyri,
Que tan bo mestier m'eschari
Que anc a negu no'n falhi;
Qu'ieu sai jogar sobre coyssi
A totz tocatz;
Mais en say de nulh mo vezi,
Qual que'm vejatz.

Diev en laude Sanh Jolia
Tant ai apres del joc dovssa
Que sobre totz n'ai bona ma,
E selh qui cosselh me querra
Non l'er vedatz,
Ni us de mi non tornara
Desconselhatz.

Qu'ieu ai nom "maistre certa":
Ja m'amig' anveg no m'aura
Que no'm vuelh aver l'endema!
Qu'ieu suy d'aquest mestier, so'm va,
Tan ensenhatz
Que be'n sai gazarhar mon pa
En totz mercatz.

Pero no m'auzetz tan guabier
Qu'ieu non fos rahuzatz l'autrier,

VI - Ben vuelh que sapchon li pulzor

*Bien, je veux qu'on sache des pudeurs
Qu'on sait qu'elle soit de bonne couleur,
Ce "vers" très bref prend son auteur
De son métier, portez la fleur
En vérité,
J'ai mon témoin du "vrai acteur"
Qui est lacé.*

*J'ai su des fous comme des penseurs,
J'ai vu la honte et l'honneur.
Mais j'ai connu l'audace, la peur
De son amour, comme leur jongleur,
Je n'en suis pas
Sot, que je ne sois pas meilleur
Parmi ses choix.*

*Bien, je connais celui qui dit
Les mots des joies, du mal, aussi,
Où je comprends celui qui rit,
Leurs bons s'entendent par ma vie
De nos désirs.
Vos agréments m'ont bien compris
Par leur plaisir.*

*Qui a nourrit qu'il ait tout bien
Que ce métier aille son destin.
Je ne manquais à nulle des miennes.
Et je peux jouer par mon coussin,
À tout touché,
Ne connais pas tous mes voisins,
Si vous voyez.*

*Dieu, Saint Julien, je vous en loue,
Car j'ai si bien appris mes doux
Jeux de ses mains. Dessus leur tout,
Son grand conseil est: «Qu'ayez-vous
Le bon avis?»
Que brillent toujours ses rouges des joues
Que j'ai décrit.*

*Mon nom de «Maître» est têtue:
Sans nuit, car là l'amie me tue,
Ne souhaite jamais m'avoir rendu
À ce métier, demain perdu.
Je suis expert.
Je sais guider ma vie tendue,
Marché divers.*

*Je ne suis pas si grand d'amour,
Elle sait me vaincre l'autre jour,*

Que jogav'a un joc grossier
Que'm fon trop bos el cap premier
Tro fo taulatz;
Quan gardiey, no m'ac plus mestier:
Si'm fon camjatz.

Mas elha'm dis un reprovier:
«Don, vostre datz son menudier
Et ieu revit vos a dobliey,
Fis'm ieu: qui'm dava Monpeslier
Non er laissatz!»
E leviey un pauc son taulier
Ab ams mos bratz.

E quan l'aic levat lo taulier
Empeys los datz:
Ill duy foron cairat vallier,
E'l terz plombatz.

E fi'l ben ferir al taulier,
E fon joguatz..

V - Farai un vers, pos mi sonelh

Farai un vers, pos mi sonelh
E m vauc e m'estauc al solelh.
Domnas i a de mal conseilh,
E sai dir cals:
Cellas c'amor de cavalier
Tornon a mals

Domna fai gran pechat mortal
Que non ama cavalier leal;
Mas si es monges o clergal,
Non a raizo:
Per dreg la deuri' hom cremar
Ab un tezo.

En Alvernhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi:
Trobei la moller d'en Guari
E d'en Bernart;
Saluderon mi simplaentz
Per san Lanart.

La una m diz en son latin:
«E Dieus vos salif, don pelerin;
Mout mi semblatz de bel aizin,
Mon escient;
Mas trop vezem anar pel mon
De folla gent.»

*Lorsque je jouais pour sa figure.
La providence m'inaugure.
Ce jeu bougeait
Tout mon regard sur la nature
Qui m'a changé.*

*Elle me reproche pour m'annuler:
« Vos dés petits ne gagnent nulle clé
À vos enjeux qui se doubleraient:
Qu'ils me donnaient leur Montpellier!...
Je ne parts pas! »
Mon mot tenait tout son palais
Par mes deux bras.*

*Car je soulève la planche liée
Aux dés, dira
Mon point. Mes deux premiers soufflaient
Sans troisième gras.*

*Bon, j'ai frappé, je dois aller
Ce jeu ira.*

V - Je fais l'un vers fils du sommeil

*Je fais l'un vers fils du sommeil,
Je me fatigue sous son soleil,
Sache que des dames donnent l'un conseil:
Face leur scandale
Selon l'amour d'un chevalier,
Tournent au mal.*

*La dame crée l'un péché mortel,
Elle n'aime pas son chevalier, miel,
Qui aime l'un moine comme ton clerc ciel?
Quelle est raison?
Pour ce droit, l'homme doit la brûler
Par un tison.*

*C'est, en Auvergne, Limousin,
Arrive sans bruit par son copain,
Je trouve deux femmes: de sire Garin
Et de Bernard;
Elles me saluèrent aimablement
De saint Leonard.*

*L'une femme me dit en son latin:
« Mais Dieu vous sauve, sire pèlerin;
Heureux es-tu par mon jardin.
Muet est joli.
Nous regardons: Qui va très loin
De sa folie? »*

Ar auzires qu'ai respondut;
Anc no li diz ni bat ni but,
Ni fer ni fust no ai mentaugut,
Mas sol aitan:
«Barariol, barariol,
Babarian.»

So diz n'Agnes a n'Ermessen:
«Trobat avem qu'anam queren.
Sor, per amor Deu, l'alberguem,
Qe ben es mutz,
E ja per lui nostre conselh
Non er saubutz.»

Launa'm pres sotz son mantel,
Menet m'en sa cambr', al fornèl.
Sapchatz qu'a mi fo bon e bel
E - I focs fo bos,
Et eu calfei me volentiers
Als gros carbos.

A manjar mi deron capos,
E apchatz ac i mais de dos,
E no i ac cog ni cogastros,
Mas sol nos tres,
E - I pans fo blanc e I vins fo bos
E - I pebr' espes

«Sor, aquest hom es enginhos,
E lascia lo parlar per nos:
Nos aportem nostre gat ros
De mantement,
Qe 'l fara parlar raz estros,
Si de re nz ment.»

N'Agnes anet per l'enujos,
E fo granz et ab loncz guinhos:
E eu, can lo vi entre nos,
Aig rrespavent,
Q'a panc non perdei la valor
E l'ardiment.

Qant aguem begut e manjat,
Eu mi despoillei a lor grat.
Detras m'aporteron lo gat
Mal e felon:
La una 'l tira de costat
Tro al tallon.

Per la coa; de mantenen
Tira'l gat et el escoissen:
Plajas mi feron mais de cen

*Écoute l'art, je n'ai répondu
Que je n'ai ni mangé, ni bu.
Donc, elles ont crû que je suis fou,
Comme leur gros chien
Lardait: «Oh barbariol, oh barbariol»,
Car ne sait rien.*

*Encore, Agnès dit: "Ermessein!
C'est notre rêve, comprends, sœur, bien!
Hébergeons-le, chez nous il vient,
Chaque muet est nu,
Pour lui l'autre conseil est vain,
N'est pas connu.»*

*L'une me prend sous son gris manteau,
Amène aux chambres, au fourneau.
Sache ce que c'est comme le cadeau,
Au feu chantons,
Où je me chauffe des volontiers
Près des charbons.*

*Je mange, elles mettent des chapons,
Lorsqu'il y a plus que deux personnes:
Ni cuisinier, ni marmitons.
Nous sommes seuls trois,
Le pain est blanc, son vin est bon
Au poivre froid.*

*«Sœur, à cet homme menteur, dis, loue!
Il parlera son mal de nous,
Apporte-lui notre chat roux.
Donc maintenant,
Il le fera nous ouvrir tout,
S'il rit et ment.»*

*Agnès part pour ce monstre, sache,
Son chat a ses longues moustaches:
Je le vois. Mais je me prie: «Cache
Ma peur, leur liesse
Qu'il s'en fallut, je ne perdisse
Pas mon hardiesse.»*

*Car j'ai mangé et bu sans fautes
Je reste nu. L'une femme plus chaude
M'apporte ce chat, triste mode,
Méchant félon,
Le tire le long de toutes mes côtes
Jusqu'aux talons.*

*Par toute sa queue, l'une main tient, sent
Que l'autre tire le chat griffant
Qui me fait ses plaies plus de cent,*

Aqella ves.
Mas eu no m mogra ges enguers,
Qui m'ausizes.

«Sor, diz n'Agnes a n'Ermessen,
Mutz es, qe ben es connoissen;
Sor del banh nos apareillem
E del sojorn.»
Ueit jorns ez encar mais estei
En aquel forn.

Monet, tu m'iras al mati,
Mo vers porteras e - l borsi
Dreg a la molher d'en Guari
E d'en Bernat,
E diguas lor que per m'amor
Aucizo-l cat.

Tant las fotei com auzirets:
Cen e quatre vint et ueit vetz,
Q'a pauc no' i rompei mos coretz
Et mos arnes;
E no' us puesc dir lo malaveg,
Tan gran m'en pres.

Ges no'us sai dir lo malaveg,
Tan gran m'en pres.

IV - Farai un vers de dreyt rien

Farai un vers de dreyt rien:
Non er de mi ni d'autra gen,
Non er d'amor ni de joven,
Ni de ren au,
Qu'enans fo trobatz en durmen
Sobre chevau.

No sai en qual horà'm fuy natz:
No suy alegres ni iratz,
No suy estrayns ni sui privatz,
Ni no'n puesc au,
Qu'enaissi fuy de nueitz fadatz,
Sobr'un pueg au.

No sai qu'oram suy endurmitz
Ni quora'm velh, s'om no m'o ditz
Per pauc no m'es lo cor partitz
D'un dol corau;
E no m'o pretz una soritz,
Per sanh Marsau!

*Me tuent mes blendes,
Cette même fois et je ne bouge pas
Que tu m'entendes.*

*«Sœur, dit Agnès à Ermessein,
Le muet est notre béat poussin
Sœur, tu le prends et vas au bain
Qu'il soit plus beau»
J'habite huit jours sur leurs coussins,
Sur quel fourneau.*

*De moi, Monet, tu parts matin,
Mon vers gagne l'or à ses gardiens,
Dis à deux femmes: de sire Garin
Et de Bernat.
Car mon droit, pour l'amour divin,
Gronde leur chat.*

*Tant je baisais, comme tu m'entends:
Cent quatre-vingt huit fois dedans.
Quelle peine, il faut rompre mon rang,
Ardeur chérie,
Je ne peux pas dire mon malaise,
Le bien m'a pris.*

*Les gestes ne savaient nulle baise,
Le bon me rit.*

IV - Je fais un vers au droit néant

*Je fais un vers au droit néant:
Ni de moi comme ni d'autre gent,
Ni de l'amour, ni d'une jeune femme,
D'aucun sur vos_rues,
Où je me trouve, lors en dormant,
Sur mon chevau_crû.*

*Et ne sais pas: quand je suis né,
Ne suis jovial, ni irrité,
Ni étranger comme ni privé,
N'en puis aller_nu
La nuit. Là, je vous dote ma fée,
En buttes, au lait_bu.*

*Ne sais pas quand j'ai endormi,
Ni quand je veille, l'on ne me dit:
À peu, mon cœur n'est pas parti
D'un deuil poignant_vous ...
Êtes seulement. Je lui souris
De saint Martia_fou.*

Malautz suy e cre mi murir,
E ren no'n sai mas quan n'aug dir;
Metge querrai al mieu albir
E no sai cau;
Bos metges er si'm pot guerir,
Mas non, si amau.

Amig' ai ieu, no sai qui s'es,
Qu'anc non la vi, si m'ajut fes;
Ni'm fes que'm plassa ni que'm pes,
Ni no m'en cau,
Qu'anc non ac Norman ni Frances
Dins mon ostau.

Anc non la vi et am la fort,
Anc no n'aic dreyt ni no'm fes tort;
Quan non la vey, be m'en deport,
No'm pretz un jau,
Qu'ie'n sai gensor e bellazor,
E que mais vau.

No sai lo luec ves on s'esta
Si es en pueg ho es en pla
Non aus dire lo tort que n'a
Aban's n'en cau
E peza'm be quar sai rema
Per aitan vau.

Fag ai lo vers, no say de cuy;
Et trametrai lo a selhuy
Que lo'm trametra per autruy
Lay ves Anjau,
Que 'm tramezes del siev estuy
La contraclau

*Malade, où j'ai peur de mourir,
Je n'en sais qu'écouter, ni dire;
Voudrais mon médecin plaisir,
Ne sais si je joue,
Bon il sera, donc peut guérir,
J'aime, en raison, chou.*

*J'ai une amie, sais-je qui c'est?
Je ne vis pas, sa foi soit liée
Au corps qui plaît à me peser
Et fait une chose chaude
Ni en normand, ni en français
À ma maison hôte.*

*Je ne la vis jamais, j'aime fort,
Je n'ai ni droit, je n'ai ni tort,
Je ne vois, qu'en réjouis encore
Que soient mon frère coq.
Mon sûr amour beauté trésor
Vide crée ce vers d'oc.*

*Je sais un lieu, où elle demeure?
En roche ou en quelle plaine, mon cœur
N'a pas osé lui dire une mort
De mon silence.
Au cou, me pèse cette vie en fleurs
À mon absence.*

*J'ai fait ce poème, sais-je chez qui?
Pour le transmettre vers celui,
Il donnera l'âme à autrui,
Manque une clef pure.
Anjou m'envoie de son étui
À son palais mur.*

II - Compagno, non plus mudar qu'eu no - m'effrei

Compaigno, non plus mudar qu'eu no - m'effrei
De novellas qu'ai auzidas et que vei,
Q'una domna s'es clamada de sos gardadors a mei.

E diz que non volo prendre dreit ni lei,
Ans la teno esserrada quada trei,
Tant l'us no - ill larga l'estaca que l'altre plus no la'ill plei.

Et aquill fan entre lor aital agrei
L'us es c'om pais gens a foc mandacarrei,
E meno trop major nauza que la mainada del rei.

Et eu dic vos, gardador, e vos castei,
E sera ben grans folia qui no'm crei:
Greu verretz neguna garda que ad oras non sonei.

II - Compagnons, je ne peux pas me défendre de quelque émoi

*Compagnons, je ne peux pas me défendre d'un émoi
Des légendes. Je les entends, car je les vois.
Ici, l'une dame a dénoncé ses meilleurs gardiens à moi.*

*Elle dit qu'ils n'acceptaient jamais l'un droit des lois.
Mais ils tiennent l'âme enfermée toujours à trois,
Car l'un la lâche un peu, son autre resserre sa courroie.*

*Ils manient un dépit entre eux. Pourquoi
La gens mange et sert aux chevaliers courtois,
Où amène à sa meilleure nausée par une "mission" du roi.*

*Pour ces gardiens, donne-moi un conseil, je pois
Leur folie incroyable que l'on me croie,
Trouve une garde qui ne s'endormait jamais, chaque fois.*

Yeu anc non vi nulla domn' ab tan gran fei,
Qui no vol prendre son plait o sa mercei,
S'om la loigna de proessa que ab malvestatz non plaidei.

E si 'l tenez a cartat lo bon conrei,
Adoba's d'aquel que troba viron sei,
Si non pot aver caval... compra – s amblan palafrei.

Non i a negu de vos ia - m desautreï:
S - em li vedava vi fort per malaveï,
Non begues enanz de l'aiga que's laisses morir de sei.
Chascus beuri'ans de l'aiga que's laisses morir de sei.

I - Companho, farai un vers qu'er convien

Companho, farai un vers qu'er covinen,
Et aura-i mais de foudaz no - y a de sen,
Et er totz mesclatz d'amor e de joy e de joven.

E tenguatz lo per vilan qui no - l enten
O dins son cor voluntiers non l'apren;
Greu partir si fai d'amor qui la troba a talen.

Dos cavalhs ai a ma sselha ben e gen,
Bon son e adreg per armas e valen,
E no-ls puesc ambos tener, que l'us l'autre non cossen.

Si - ls pogues adomesjar a mon talen,
Ja no volgr' alhors mudar mon guarnimen,
Que miels for' encavalguatz de nuill ome viven.

Launs fon dels montaniers lo plus corren;
Mas aitan fer' estranhez'a longuamen,
Et es tan fers e salvatges, que del bailar si defen.

L'autre fon noyritz sa jus part Cofolen,
Ez anc no - n vis bellazor, mon escien:
Aquest non er ja camjatz ni per aur ni per argen.

Qu'ie - l donei a son senhor polin payssen;
Pero si - m retinc ieu tan de covenen
Que, s'ilh lo tenia un an, qu'ieu lo tengues mais de cen.

Cavalier, datz mi cosselh d'un pessamen:
- Anc mays no fuy issarratz de cauzimen, -
Res non sai ab qual me tengua, de n'Agnes o de n'Arsen.

De Gimel ai lo castel e - l mandamen,
E per Niol fauc ergueill a tota gen:
C'ambedui me son jurat e pletit per sagramen.

*Je n'ai pas vu telle dame fidèle à cette foi,
Qui ne voudrait pas prendre l'argent par choix,
Si l'homme s'éloignait des prouesses aux lâchetés en patois.*

*Si l'on donne, elle se décore que ce bien la soit,
Et s'arrange, elle l'ait sous son bras droit,
S'il n'est plus de cheval, achète l'un palefroi.*

*Nul entre vous ne peut pas me renier par vos doigts,
Si l'on interdit ce vin au malade, il boit
L'eau plutôt, avant de mourir de l'autre soif parfois.
Chacun boit l'eau, reste et fait mourir de l'autre soif par soi.*

I - Compagnons, je ferai un vers plus content

*Compagnons, je ferai un vers plus content,
Où ce chant dira plus d'hommes en fous que de savants,
Trouvez leur pêle-mêle, l'amour, ma joie jeune là très souvent.*

*D'un vilain, tenez celui qui ne vous comprend
Pas par cœurs des volontiers, je ne l'apprends
Jamais. Il est mal de partir de l'amour au talent.*

*De ma selle, j'ai deux chevaux qui se voient grands;
L'un se dresse au combat. L'autre tire vaillant.
Ils ne se supportent pas, car ils n'écoutent pas mes gens.*

*Si je pouvais les dompter, dites moi comme et quand?
Pour eux, je ne porterai pas l'équipement,
Mais je monterais en chevaux comme nul homme vivant.*

*Entre vos montagnes, l'un coureur aime leurs champs,
Il est farouche, rétif, car vit bien longtemps,
Ce sauvage courre, danse, se dérobe à l'étrille, se défend.*

*L'autre s'élève aux chemins de Confolens,
Il n'y a plus jolis que ce vite charmant;
Et je ne le changeais ni pour or, ni pour argent.*

*Au maître j'ai donné ce poulain paissant.
Ma condition garde le droit d'homme giguant.
Pendant un an s'il l'avait et que je l'aie plus de cent.*

*Chevaliers, conseillez l'ordre directement:
- Je n'ai pas choisi mon amour changement, -
Je suis entre deux femmes d'Agnes et d'Arsène, où je sens*

*Qu'à Gimel, j'ai mon château, car ce gourmand
Nirole rend mon fier mondial à toutes les gens,
L'un comme l'autre m'ont engagé leur foi par mes serments.*

*(Toutes ces traductions poétiques en français
appartiennent à la main d'Alexander Kiriyatskiy)*

Edition:

<https://www.m310014.uqam.ca/DeKiryatskiy.pdf>

<https://www.m310014.uqam.ca/apropos.htm>

<https://kiryatskiy-poesie-en-fr.blogspot.com>

